

Fovea

Automne 2024 N° 4
HISTOIRE ET ACTUALITÉ DE LA PHOTOGRAPHIE

Les photographes racontent leur photo

Alaeddine Saadaoui	Amel Belkhodja
Atef Ouni	Chahine Dhahak
Hamideddine Bouali	Hassen Turki
Imen Laajili	Jean Louis Hess
Jelal Bessaad	Kais Ben Farhat
Marianne Catzaras	Max Raponi
Michel Giliberti	Mohamed Ali Fakhfakh
Mona Fkih Khouaja	Monica Profumo
Mourad Cheikh Ahmed	Nour Elhouda Jallouli
Noureddine Ahmed	Pierre Gassin
Ryadh Gharbi	Tarek M'rad
Zayneb Mhemmed	et Vili Gošnjak



Carson McCullers
New York, 1953

Portrait of Carson McCullers, 1953. The photograph captures the author in a moment of quiet contemplation, her gaze fixed on the viewer. She is dressed in a dark, textured jacket over a light-colored blouse, with a cigarette held delicately in her right hand. The lighting is soft and directional, highlighting the contours of her face and the texture of her clothing. The background is a neutral, light tone, ensuring the subject remains the central focus of the image.



Éditorial

On m'avait prévenu de différentes manières : « Attention, les photographes n'écrivent pas ! », « C'est courageux de faire écrire les photographes ! » et même : « Ce n'est, à proprement parler, pas un thème ça ». Fovéa ne serait qu'un magazine parmi les centaines, en français, anglais, allemand, qui parlent de photographie, s'il ne se singularise pas par des sujets qui n'ont pas été assez, ou pas du tout, évoqués. Tunis, Visions décalées et aujourd'hui Récits de photographes viennent confirmer l'adage « si on n'essaie pas, on ne pourra pas savoir ».

Une vingtaine d'histoires ce n'est certes pas beaucoup, mais pour Fovéa, encore à ses premiers pas, c'est une belle performance. Ils sont Tunisiens, Français, Italiens, Grecs... Ils sont aussi : photoreporters, enseignants de photographie, présidents de clubs photo, styliste modéliste, psychothérapeute. Ils sont jeunes, moins jeunes et certains ont dépassé l'âge de la retraite... Mais ils ont en commun un amour fusionnel avec la photographie. Un grand merci pour leur générosité.

Des récits de voyage, des anecdotes croustillantes, des événements politiques, des histoires de famille, des faits divers, des rencontres mémorables à lire et, bien souvent, à méditer.

Et pour appuyer le propos selon lequel toute photo a son histoire, nous avons dans les autres rubriques évoqué deux photographies mythiques. Guerrillero Heroico, le portrait de Che Guevara réalisé par Alberto Korda et Tomoko baignée par sa mère, par Eugene Smith, deux récits qui viennent donner un éclairage sur les tenants et les aboutissants de leur genèse, puis des réactions qu'elles ont déclenchées. D'ailleurs, on s'est toujours demandé si une image pouvait changer le monde, ceux-là, du moins, sont la preuve tangible que certaines en sont bien capables. Les autres, toutes les autres, même celles qui semblent insignifiantes ou anodines, ont le pouvoir de changer l'expérience du photographe qui les a prises, d'affiner sa pratique pour les ajouter à ses archives comme parade à l'amnésie.

Puis, ne manquez pas les rubriques de nos deux spécialistes. Tarek M'rad et Pierre Gassin nous dévoilent des secrets en nous offrant des conseils, que l'on ne trouve nulle part ailleurs dans la presse locale et assez rarement dans les médias étrangers, sur les limites de l'innovation et l'évaluation du travail du photographe. On remercie Nour Elhouda Jallouli qui s'est portée volontaire pour nous commenter quelques expositions programmées dans le cadre de Jaou Tunis 2024.

Hamideddine Bouali

Un grand merci à Pierre Gassin, Chawki Dachraoui et Safieddine Bouali qui ont bien voulu relire et corriger les textes de ce numéro.



Sommaire

- 3 Éditorial
- 6 News d'ici
- 8 Impression de visiteur Jaou Tunis 2024, avec Nour Elhouda Jallouli
- 10 Nouvelles de l'association du Club Photo de Tunis, l'heure du Bilan
- 12 News d'ailleurs
- 14 Dernière minute, Bicentenaire de la photographie en 2026-2027
- 16 Palmarès, Grand prix de la ville de Tunis et Wildlife Photographer of the Year
- 18 Allons au cinéma ! Minamata de d'Andrew Levitas de Hamid Bouali
- 20 Retour d'expérience. À quel prix ? de Pierre Gassin
- 26 Paroles de geek. En avoir assez ! de Tarek M'rad
- 30 Jék el bostagi. Puisque ces mystères me dépassent... de Dachraoui & Bouali
- 32 Histoire de comprendre, Le portrait de Che de Hamideddine Bouali
- 46 Travail en cours. Lumière invisible de Vili Gošnak

- 52 **Récits de photographes,**
du plus ancien au plus récent :

- 54 Rencontre avec Anna par Jean-Louis Hess
- 56 1993, rencontre du 1^e type par Pierre Gassin
- 58 Un accident ! par Hamideddine Bouali
- 60 Foto N°0000 par Max Raponi
- 62 Éthique septique par Jejel Bessaad
- 64 Photo, tu m'appartiens par Tarek M'rad
- 66 Le prix d'un long temps de pose par Ryadh Gharbi
- 68 Azza... La référence par Alaeddine Saadaoui
- 70 À fleur de maux par Michel Giliberti
- 72 Vie de chien par Kais Ben Farhat
- 74 Chaos parlementaire par Nouredine Ahmed
- 78 Hashtag apprend par Zayneb Mhemmed
- 80 Femme courage dans les rues de Tunis par Chahine Dhahak
- 82 Sacrée danse par Hassen Turki
- 84 Le jour du Parlement par Mohamed Ali Fakhfakh
- 86 Jasmin lithophyte par Atef Ouni
- 88 Développement croisé par Mourad Cheikh Ahmed
- 90 L'exil ça sent mauvais par Marianne Catzaras
- 92 The decision par Imen Laajili
- 94 Ghalia par Mona Fkih Khouaja
- 98 Sogno Namibia par Amel Belkhodja
- 100 Le macaron de Monica par Monica Profumo
- 102 Les marches du temps... par Nour Elhouda Jallouli
- 104 ... Feignons d'en être l'organisateur ! de Dachraoui & Bouali

Monologue/Monochrome

Exposition de Kais Ben Farhat

Entrer dans un monologue monochrome comme on entre dans une introspection de soi. Plonger dans les dédales du théâtre pour scruter, déchiffrer, capturer l'insaisissable. Chez Kais Ben Farhat, la photographie est à la fois un regard profond et une introspection toute en nuances d'un amoureux du noir et blanc dont la douceur des images est troublante.

Comment une photographie apparemment banale de la scène *Le Bout de la Mer*, illustrant deux silhouettes – une femme et un homme en chapeau assis sur un banc public, contemplant la mer sous la pleine lune, avec une vapeur s'élevant dans l'atmosphère – peut-elle encapsuler toute la désolation, la solitude, l'abandon et la résilience intrinsèques à l'expérience humaine ?

C'est peut-être là que réside l'essence même de ces deux expressions artistiques : la photographie et le théâtre. Entrelacs des arts, un regard croisé entre deux disciplines créatives qui se côtoient, s'entre-tissent, se sublimant mutuellement, le temps d'une exposition. Une complicité qui se raconte à travers une narration esthétique magistralement orchestrée par le photographe.

A l'antipode d'un démiurge, l'artiste, avec humilité, se soustrait pour transcender le théâtre et révéler toute sa grandeur et sa dimension poétique. Derrière son objectif, Kais Ben Farhat se dévoile à travers les images qu'il crée. Sa discrétion captivante se manifeste au fil des photographies : un cri assourdissant dans *La Dernière*, un silence magistral de Mohamed Kouka dans *Galigula*, une peur effroyable dans la pièce de Fadhel Jaibi qui porte le même nom, une douleur insurmontable dans *Le Fou*, une résignation fataliste dans *Le Bout de la Mer*... Tout y est et tout se lit sous un prisme esthétique à travers lequel des récits sous-jacents se dessinent.

L'artiste ouvre donc le rideau sur un monde dynamisé par la scène théâtrale, cette antichambre de la condition humaine, et laisse défiler ses photographies au gré de ses inspirations, formant ainsi une nouvelle dramaturgie digne des plus grands auteurs de théâtre.

Amira Zili
Commissaire d'exposition

Du 3 novembre au 31 janvier 2025
Salle du 4^e Art-Tunis
Festival du théâtre tunisien



Le Charme discret de la Tunisie



Après le succès du premier volume, Salah Jabeur nous gratifie d'un second tome de la série Maisons d'hôte et hôtels de charme de Tunisie. Un album à regarder même si vous n'avez pas l'intention de séjourner dans ces établissements d'un standing distingué. Les photographies viennent nous faire découvrir des lieux somptueux, des constructions audacieuses et d'autres, respectant les traditions locales, mais toujours avec ce désir des architectes de se surpasser. Les images de Salah Jabeur, en plus de montrer le cadre de vie de ces établissements, nous révèlent la qualité des aménagements, les couleurs, les accessoires, les ameublements choisis avec minutie et goût dans une harmonie qui plaît aux yeux.

Une Tunisie dans toute sa splendeur naturelle, celle aussi du savoir-faire de ses artisans, techniciens, ingénieurs, paysagistes, architectes et décorateurs mais aussi du personnel hôtelier, grand chef et maître des lieux. Les prises de vues sont d'une technique précise et d'une esthétique réjouissante. Salah Jabeur, l'un des tout premiers photographes tunisiens à utiliser la 3D, et dont l'application la plus spectaculaire est la visite virtuelle, applique avec une telle justesse les notions de point de vue et de panorama qu'à la fin de chaque chapitre on se surprend à se dire : « C'est comme si j'y étais ! ». Un ouvrage de référence de Salah Jabeur, qui n'est pas à son premier essai, puisqu'on lui doit les désormais classiques Maisons de la Médina de Tunis et Maisons de Djerba.

Éditions Fil, imprimé chez Simpack. Préface Alya Hamza.

Format 25 X 35 cm, 220 pages au prix de 150 dinars en librairie et Fnac.

Impression de visiteur

Jaou Tunis 2024 avec Nour Elhouda Jallouli

Étudiante à l'école nationale d'architecture et d'urbanisme, Nour Elhouda Jallouli est passionnée de photographie, elle se propose de nous livrer ses impressions de visiteuse, avec des mots et des images, de quelques expositions de la méga manifestation Jaou Tunis 2024.

Hopeless, exposition collective

L'exposition Hopeless crée une atmosphère unique qui résonne avec la gravité du sujet abordé : la migration et les luttes humaines associées. Dès que l'on approche du lieu, l'environnement impose une sensation de calme, presque solennel, guidant les visiteurs vers une réflexion profonde.

Le choix du site, souvent un espace brut et industriel, ajoute à la force de l'exposition. En empruntant le chemin qui mène à l'exposition, on est confronté à des détails qui rappellent les transitions, le passage d'un endroit à un autre, une métaphore de l'itinérance et des étapes de vie. À l'intérieur, l'éclairage tamisé et l'agencement des œuvres renforcent l'expérience immersive. Les photographies sont disposées de manière à créer un parcours symbolique à l'incertitude et la complexité des trajectoires migratoires.

Certaines photos capturent des paysages arides et des visages marqués par la fatigue, accentuant le sentiment de détresse. Les installations, quant à elles, utilisent des matériaux bruts – métal, bois, et parfois même des objets récupérés – pour illustrer l'adversité et la force de ceux qui migrent. Certaines œuvres intègrent des éléments audios, comme des témoignages ou des sons de la mer et des routes, créant une expérience multisensorielle qui enveloppe le visiteur. On est amené à s'arrêter devant chaque pièce, à ressentir les échos de récits douloureux et à réfléchir à la condition humaine dans toute sa vulnérabilité. Cette scénographie soigneusement pensée encourage un cheminement émotionnel, où le visiteur traverse des espaces métaphoriques et physiques qui reproduisent la complexité du voyage migratoire.

« Hopeless » au club aviron de Tunis
Exposition collective
Commissionnée par Chiraz Mosbah

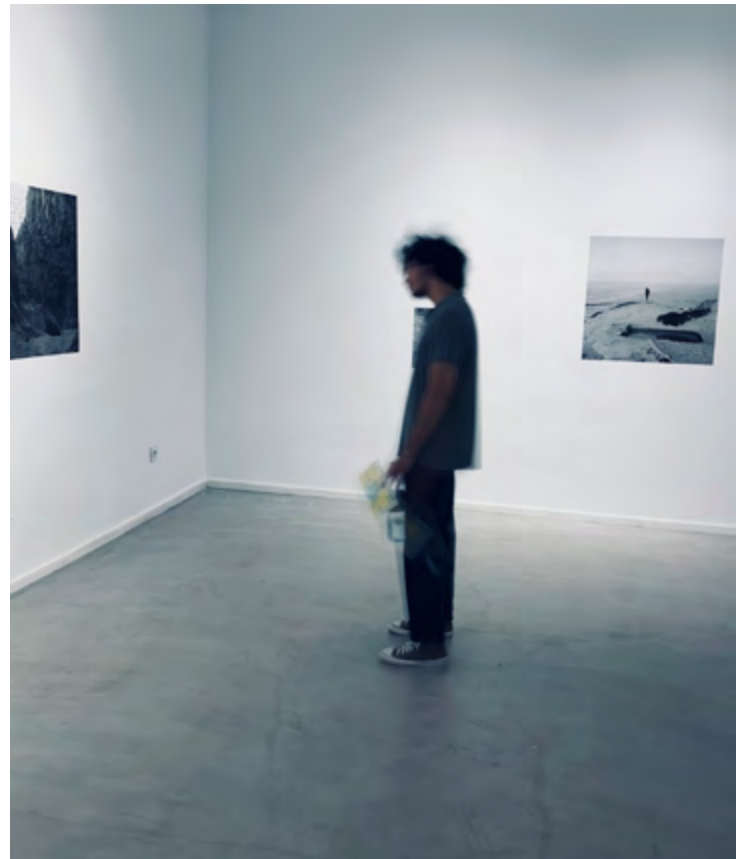


Death with dignity. Photo Nour Elhouda Jallouli

Melita d'Anne Immelé

L'exposition Melita, d'Anne Immelé, offre une immersion sensible dans le thème du refuge et de la migration. À travers une série d'images poétiques, Immelé capte des moments marquants de vies de migrants qu'elle a rencontrés, comme Ibrahima et Saïd, créant un récit qui oscille entre témoignage documentaire et fiction évocatrice. Son travail transcende le photoreportage en associant la mémoire et la géographie à la fois intime et collective, et en explorant des sites emblématiques du passage, tels que les tombes anonymes de migrants en Méditerranée, confrontées aux tombes antiques phéniciennes.

Chaque photographie propose un espace de contemplation et d'introspection, un regard sur l'inhumanité des frontières et les espoirs qui animent les personnes en quête d'une vie meilleure. En s'attardant sur des détails visuels qui évoquent la fragilité et la résilience, Melita devient un lieu de mémoire, d'hommage et de réflexion sur l'hospitalité et l'humanité partagée, révélant l'engagement artistique d'Immelé envers ceux qui traversent ces épreuves avec courage et dignité. L'exposition invite ainsi les visiteurs à dépasser la simple observation pour repenser la signification du refuge aujourd'hui. Lieu : Institut Français de Tunis



Regards croisés. Photo Nour Elhouda Jallouli

9



Amour et révolte. Photo Nour Elhouda Jallouli

Assembly, exposition collective

L'exposition Assembly réunit plusieurs artistes dont les œuvres témoignent des luttes contemporaines, abordant des questions telles que les révoltes populaires, la mémoire et l'exil. Les œuvres créées invitent le public à s'engager profondément avec les récits qui les sous-tendent, favorisant une atmosphère de dialogue et de réflexion. En déambulant dans l'exposition, les visiteurs sont amenés à considérer leur propre implication dans ces luttes sociopolitiques.

Chaque pièce devient une invitation à réfléchir sur des enjeux tels que la justice sociale et la dignité humaine, soulignant l'importance d'une résistance collective dans un monde en mutation. En somme, Assembly représente un moment clé du festival, propice à l'échange et à l'introspection sur le rôle de l'art face aux défis contemporains.

Lieu : Entrepôt, rue de Palestine
Exposition collective
Commissionnée par Taous Dahmani

L'heure du bilan

Assemblée générale

L'année 2023-2024 du Club Photo de Tunis se clôturera le 9 novembre 2024 avec l'assemblée générale, où le rapport moral et financier de l'exercice en cours sera lu puis, probablement, approuvé et un nouveau staff sera élu. Cet événement marque la fin d'une année remarquable, riche en activités et en apprentissages, et ouvre la voie à de nouvelles ambitions pour l'avenir du club.

Les master class

Le club a organisé 12 master class sur divers thèmes photographiques. Parmi ces sessions, un module de base, constitué de trois séances, a été conduit par notre formateur chevronné, Mohamed Amine Abassi. En parallèle, un module de post-production, comprenant sept séances, a été mis en place. Ce module incluait deux sessions de retouche de portraits dirigées par Med Amine Kassa et Foued Dhoulafi, ainsi que cinq sessions de retouche Lightroom, dont une en présentiel sous la direction de Atef Ouni, et les quatre autres animées en ligne par Anis Krabaa Président du club.

Les sorties photo

Le club a également organisé neuf sorties photographiques à travers la Tunisie en alignement avec le thème de l'année « Sur la route des Amazighs ».



Sur les Traces des Amazighs ; Circuit Dhafer

Ces sorties ont exploré du nord au sud les traces des Amazighs dans des villages berbères emblématiques tels que Takrouna, Zriba Olya et le circuit Dhafer du sud tunisien.

En complément de ces excursions locales, le Club a aussi organisé un voyage photographique de dix jours au Maroc, visitant des villes renommées comme Casablanca, Fès, Chefchaouen et Marrakech.



Voyage photographique au Maroc

Cette aventure a offert aux participants une perspective élargie sur la culture amazighe au-delà des frontières tunisiennes. À la suite de ces sorties, quatre galeries critiques ont été organisées, fournissant aux participants des retours constructifs sur leurs œuvres et encourageant ainsi l'amélioration continue de leurs compétences.

À la belle étoile

Le programme ramadanesque a apporté une touche unique avec des rencontres conviviales autour de la photographie chaque mercredi soir au café d'el Kachachine. Ces séances, animées par M. Amine Abassi, se sont principalement centrées sur l'ouvrage *La Chambre Claire* de Roland Barthes. Sans oublier notre événement traditionnel «À la belle étoile» qui a été maintenu comme l'année dernière avec deux éditions : une pré-balade avant la rupture du jeûne et une balade nocturne, offrant aux membres des expériences uniques dans les ruelles de la Médina, permettant de mettre en pratique leurs compétences dans un cadre convivial et stimulant.



Dans le cadre d'une rencontre avec un photographe, le club a eu l'honneur d'accompagner le photographe Saer Said durant son voyage en Mongolie pendant trois semaines. Ces moments privilégiés ont été une source d'inspiration pour tous nos membres, leur permettant d'explorer de nouvelles techniques et d'élargir leur vision artistique.

Les défis hebdomadaires proposés sur notre groupe Facebook ont également été une grande réussite. En tout, 51 challenges ont été organisés sur des thèmes variés, stimulant la créativité des membres et les encourageant à partager leurs œuvres. Ces défis ont renforcé l'esprit de compétition amicale, avec trois participants se hissant sur le podium chaque semaine.

Photomarathon

L'événement phare de cette année a été le Photomarathon, une première en Tunisie. Cet événement a rassemblé professionnels et amateurs de photographie sous divers thèmes et a été organisé en partenariat avec la fédération des clubs photos turcs «FOTONS».

Un total de 460 participants, dont 100 photographes turcs, ont pris part à ce grand événement. Le coup d'envoi a eu lieu le 25 mai au Centre culturel Ibn Khaldoun à Tunis, en présence de l'ambassadeur de Turquie en Tunisie, Ahmet Misbah Demircan.

L'exposition annuelle

L'année a été couronnée par l'exposition annuelle du club, intitulée « Sur la route des Amazighs », qui s'est tenue du 7 au 30 septembre 2024 à l'espace culturel Sainte-Croix, situé dans la Médina de Tunis. Cet événement prestigieux a réuni 32 photographes passionnés, mettant en lumière leur talent et leur vision artistique à travers 70 photographies exposées. Parmi celles-ci, 16 photos se distinguaient en composant trois séries thématiques, offrant une plongée immersive et narrative dans la culture et les traditions amazighes.

Fort de ces succès, le Club Photo de Tunis est prêt à embrasser de nouveaux défis et à explorer des horizons encore plus vastes dans les années à venir.



Coup d'envoi du Photomarathon
Master class Post-traitement avec Lightroom



Le photographe palestinien Mahmud Hams remporte le prix Bayeux des correspondants de guerre.

Le photographe gazaoui de l'AFP Mahmud Hams a remporté samedi à Bayeux le premier prix des correspondants de guerre dans la catégorie photo, aux côtés d'Andrew Harding (BBC News, catégorie radio), Mohammed Abu Safia et John Irvine (ITV News, télévision) et Rami Abou Jamous (Orient XXI, presse écrite).

« Je dédie cette victoire à tous les journalistes qui couvrent courageusement et honnêtement la guerre à Gaza », a déclaré à l'AFP Mahmud Hams, distingué en catégorie photo lors de la 31e édition du Prix Bayeux des correspondants de guerre, dominée par le conflit qui ravage l'enclave palestinienne. « Je suis très heureux aussi de gagner ce prix pour la troisième fois, je veux dire à mes collègues à Gaza que notre message est bien reçu : le monde entier regarde Gaza à travers nos objectifs », a ajouté le photographe, désormais installé au Qatar.



La photo primée montre une femme qui crie sa peine après une frappe israélienne pendant les recherches de victimes dans les décombres d'un bâtiment à Khan Younès, dans le sud de la bande de Gaza, le 17 octobre 2023.

GeoSpy Ai pour localiser une photographie



Ai Explorer vous permet de découvrir les nouveaux outils d'intelligence artificielle. Il évalue le tout nouveau GeoSpy Ai, un outil d'intelligence artificielle innovant capable de révéler les secrets de localisation des images de paysages urbains avec une précision époustouflante. Il utilise une combinaison de reconnaissance d'image et d'apprentissage automatique pour identifier les caractéristiques distinctives des images telles que les bâtiments, les monuments et les paysages, et ainsi déterminer leur emplacement.

GeoSpy Ai applique une reconnaissance d'image avancée pour identifier les caractéristiques distinctives des images de paysages. Grâce à cette fonctionnalité, l'outil peut localiser précisément l'emplacement de

n'importe quelle image, même si elle a été prise depuis une perspective élevée ou à un angle inhabituel. GeoSpy Ai suit également l'apprentissage automatique pour améliorer ses performances et affiner ses résultats. Plus il est utilisé, plus il devient précis et efficace pour trouver l'emplacement des images.

Les pour : Précision, polyvalence et facilité d'utilisation

Les contres : Reconnaissance d'image limitée, dépendance à la qualité de l'image

Ça nous regarde !

Le magazine ça m'intéresse consacre un dossier spécial aux spécificités de l'œil humain. Il ne s'agit pas du volet optique, mais plutôt celui des significations et des singularités. L'iris, la pupille, la rétine possèdent des caractéristiques étonnantes et la revue se propose de nous les dévoiler. Retenons quelques chiffres :

15 à 20, c'est le nombre de clignements des yeux par minutes.

6 muscles oculomoteurs bougent l'œil de sorte que l'image de l'objet observé se place sur la fovéa, zone de la rétine la plus riche en récepteurs.

2 à 8 mm de diamètres est la taille d'une pupille variable selon la luminosité et les émotions.

Moins de 60 millisecondes c'est la durée d'une saccade oculaire, un mouvement de l'œil qui permet de poser son regard sur un nouvel objet.



Les 145 ans d'Ilford

Ilford célèbre 145 ans d'histoire de la photographie argentique avec une édition limitée d'emballages de films d'inspiration rétro HP5 Plus et FP4 Plus aux formats 35 mm et 120. Ilford a été fondée en 1879 par Alfred Hugh Harman dans son sous-sol d'Ilford, au Royaume-Uni. Depuis près d'un siècle et demi, l'entreprise est connue pour ses films et papiers photographiques. En 1879, Ilford (initialement appelée Britannia Works Company et renommée Ilford Limited en 1902) produisait des plaques photographiques, mais s'est tournée vers la production de rouleaux de films en 1912. Au cours des 100 années suivantes, Ilford a continué à produire des films tout en étant achetée et vendue par plusieurs sociétés mères. En 2004, elle a été acquise par Harman Technology et depuis 2015, elle continue de fonctionner sous ce nom, bien qu'elle ait été acquise par Pemberstone Ventures Ltd.

L'entreprise affirme que l'emballage rétro en édition limitée sera disponible dans les semaines à venir dans le monde entier et jusqu'à épuisement des stocks. Ilford ne précise pas combien d'exemplaires elle en fabriquera, mais il y a de fortes chances qu'ils ne restent pas très longtemps en rayon.



2026-2027

Deux années pour célébrer le bicentenaire de la photographie

Dans le N° 3 de Fovéa, nous avons longuement démontré que la photographie pouvait être célébrée à différentes dates, y compris en souvenir de 1822 qu'un média a rejeté complètement. Ce dernier, en écho à Quai de la photo, a insisté pour que le bicentenaire soit célébré en 2024. Jusqu'à aujourd'hui, aucun autre magazine spécialisé, association, club, historien n'est venu étayer cette thèse. En revanche, c'est en 2026 et 2027 que cela se fera en grande pompe, selon Rachida Dati la ministre française de la Culture.

Lors du gala de la fondation Henri Cartier-Bresson lundi 4 novembre, il a été annoncé une grande célébration nationale pour les 200 ans de l'invention de la photo. Le lendemain le ministère de la Culture Français publie le communiqué ci-après :

Rachida Dati, ministre de la Culture, appelle à une grande célébration, populaire et festive, du bicentenaire de la photographie dans toute la France, qui mettra à l'honneur la création et le patrimoine photographique français durant plus d'une année. C'est en France que Nicéphore Niépce réalise la première photographie permanente de l'histoire, datée de 1826-1827 et qui marque son invention. Deux cents ans plus tard, le bicentenaire 2026-2027 est une opportunité sans précédent pour célébrer la photographie et conforter sa place unique en France.

La France dispose en effet de fonds photographiques majeurs, de grands festivals et de foires dédiés et d'un important réseau de lieux et d'éditeurs spécialisés qui en font l'un des pays les plus dynamiques pour la photographie sur la scène internationale.



Vue de la fenêtre du domaine du Gras, à Saint-Loup-de-Varennnes, de Nicéphore Niépce, est considérée comme la plus ancienne photographie conservée. (Joseph Nicéphore Niépce/Harry Ransom Center collection). Université Austin Texas. USA

Le bicentenaire fera rayonner ces collections sur tout le territoire et offrira un accès à tous à ce médium, largement plébiscité par les plus jeunes générations. Pour concevoir cette manifestation d'envergure, la Ministre annonce la création d'un comité scientifique. Il accompagnera le ministère de la Culture dans la définition des grandes orientations scientifiques et artistiques du bicentenaire. Sa présidence est confiée à Mme Dominique de Font-Reaulx, historienne de l'art spécialiste du XIX^e siècle et de la photographie, et conservatrice générale au musée du Louvre.

Tous les acteurs de la photographie seront sollicités, des établissements du ministère de la Culture aux réseaux professionnels et aux lieux de diffusion artistique, afin d'animer cette grande fête populaire au plus près des territoires et des publics.



C'est l'occasion ou jamais de faire sortir la photographie prise par Niepce, de son écrin de l'université d'Austin au Texas pour l'exposer à Chalon sur Saône, là où elle a été prise. Il paraît que la prime d'assurance est si exorbitante que l'on n'a jamais pu le faire lors des dernières célébrations. Université Austin Texas. USA

Ils participeront à l'élaboration et la mise en œuvre d'un programme d'une grande diversité : expositions, projections, publications, rencontres... Ainsi, des expositions contribueront à enrichir les regards portés vers le médium, dans ses acceptions patrimoniales jusqu'aux plus expérimentales. Parmi les temps forts du bicentenaire : Une grande exposition-manifeste marquera l'ouverture du bicentenaire à l'automne 2026 au Grand Palais, en partenariat avec le Centre Pompidou et le Grand Palais Rmn afin de valoriser les collections photographiques nationales. Aussi, une exposition historique autour de la figure de Nicéphore Niépce sera présentée au musée Nicéphore Niépce de Chalon-sur-Saône, en collaboration avec la Bibliothèque nationale de France.

Un appel a été lancé en vue d'une grande commande nationale, « Réinventer la photographie », pilotée par le Centre national des arts plastiques. Quinze photographes seront sélectionnés pour mener à bien leurs projets, lesquels questionneront le médium dans toutes ses dimensions, depuis ses temps primitifs jusqu'aux expérimentations les plus contemporaines.

D'autres appels seront lancés auprès des professionnels et du grand public, notamment un appel à projet national qui labellisera des manifestations

sélectionnées pour leur intérêt et leur apport artistique, scientifique ou culturel quant à l'histoire et l'évolution de cet art...

Le comité scientifique du bicentenaire de la photographie souligne : « la célébration de la première photographie est l'occasion formidable de retracer les grandes étapes de l'évolution de cet art – de l'héliographie de Niépce aux images numériques –, pour honorer ses créatrices et créateurs, de 1826 à aujourd'hui, mais aussi pour nous rassembler autour d'images communes et singulières.

La photographie est devenue, peu à peu, l'une des expressions artistiques les plus démocratiques. Elle écrit, depuis deux cents ans, notre histoire commune ».

Nizar Megdiche, lauréat du Grand Prix de la Ville de Tunis en photographie



M. Lotfi Dachraoui, le Secrétaire général, chargé de la gestion de la municipalité de Tunis a inauguré le vendredi 18 octobre l'exposition du grand Prix de la ville de Tunis des Arts Plastiques que l'on peut visiter jusqu'au 30 novembre 2024 au Palais Khereiddine.

Dédiée à la gravure et à la photographie, cette édition a enregistré la participation d'un cinquantaine d'artistes ; 25 dans la catégorie gravure et 28 en photographie. Le jury cette édition a été présidé par Rachid Fakhfakh (artiste plasticien) ainsi que des membres : Souad Mahbouli, directrice du Palais khereddine, Saber Bahri, plasticien photographe, enseignant à l'École des Beaux-Arts Tunis, Abdelhamid Thabouti, artiste plasticien, enseignant à l'École des Beaux-Arts de Sousse et Sayda Ben Zineb, journaliste.

Les deux lauréats de cette édition sont : Mohamed Ben Meftah, pour son œuvre baptisée « Écologie », et Nizar Megdiche, pour « Nostalgie d'une résistance » en hommage à tous ceux qui ont été spoliés de leur terre qui se verra remettre un chèque de 5 000 dinars et un trophée.



« Nostalgie d'une résistance » de Nizar Megdiche
en hommage à tous ceux qui ont été spoliés de leur terre.

Wildlife Photographer of the Year 2024



Le concours Wildlife Photographer of the Year fête cette année ses 60 ans. Depuis des décennies, ce concours révèle la beauté, les merveilles et la vulnérabilité du monde naturel.

« La longévité du concours Wildlife Photographer of the Year témoigne de l'importance vitale et de l'appréciation croissante de notre monde naturel », explique le Dr Doug Gurr, directeur du Musée d'histoire naturelle. « Nous sommes ravis de présenter des images aussi inspirantes dans le portfolio de cette année – ce sont des photographies qui non seulement encouragent de nouveaux efforts de conservation de la faune, mais qui suscitent également la création de véritables défenseurs de notre planète à l'échelle mondiale. »

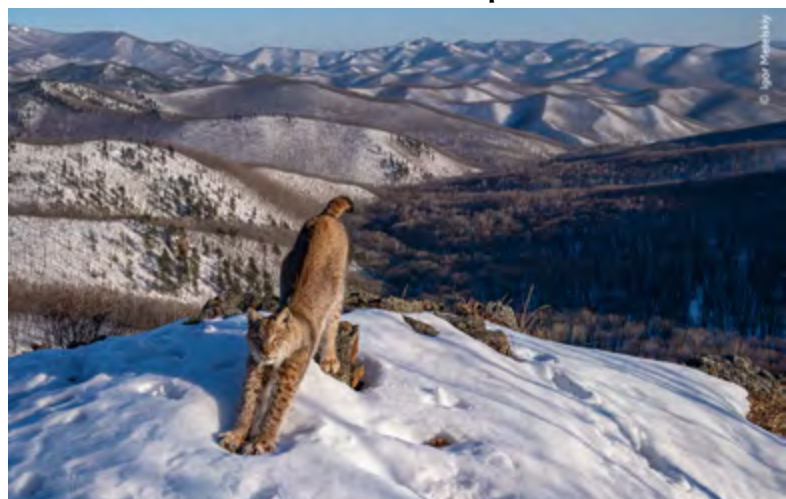
Le concours de cette année a enregistré un nombre record de 59 228 candidatures provenant de 117 pays et territoires. Ils mettent en valeur toute la diversité de la vie sur notre planète, des faucons chassant les papillons et les algues scintillantes aux dauphins nageant dans les forêts submergées.

L'exposition présentant les 100 images récompensées a été inaugurée le vendredi 11 octobre 2024 au Natural History Museum de Londres.

Hikkaduwa Liyanage Prasantha Vinod
Prix Comportement des mammifères



Shane Gross : Grand prix 2024



Igor Metelskiy
Prix Animaux dans leur environnement



Allons au cinéma !

Minamata d'Andrew Levitas



Minamata est un village côtier situé sur l'île de Kyûshû, dans la préfecture de Kumamoto, au Japon. Les habitants ont subi pendant de longues années les effets dévastateurs d'une pollution au mercure liée aux activités de la firme Chisso. Eugene Smith, photographe sensible à la souffrance humaine, après avoir couvert la guerre du pacifique, part en reportage, invité par une des habitantes du village.

Je pense que ceux qui comme moi ont commencé à s'initier à la photographie dans les années quatre-vingt ou avant, ont admiré voir à satiété les reportages, dénommés essais photographiques, d'Eugène Smith. Des heures à regarder *Le médecin de campagne*, *Le village espagnol* ou *Dr Schweitzer*, que les éditions Time Life ont repris dans leur encyclopédie après avoir fait le bonheur du magazine Life. C'est Eugène Smith, baroudeur sensible, tête brûlée, maniaque du cadrage au scalpel qui est l'auteur de cette nouvelle manière de traiter un sujet. Que ce soit sous le feu des Japonais à Okinawa ou dans les villages du reculé Midwest américain, c'est avec la même conscience et professionnalisme qu'il nous montre le monde. Il fut à plusieurs reprises remercié et même renvoyé car il voulait travailler avec des appareils de petit format.

Le 135 au lieu du 120 mm, avoir la main sur la sélection des images et leur captation, légende, et surtout sans la contrainte du temps. Si un sujet exige, selon lui, trois ans de travail, il ne le fera pas en moins de temps.

Contrairement à ce que dit le film, Smith a bien réalisé des prises de vues en couleur pour l'American Institute of Architects lors d'un travail sur l'architecture moderne en 1956, d'ailleurs, des tirages géants de 3,50 m furent exposés à cette occasion. Smith, joué par Johnny Depp, déclare en 1972, qu'il n'est jamais retourné au Japon depuis la fin de la guerre. Encore une contre-vérité car dix ans auparavant, il a fait un reportage pour la firme Hitachi au Japon.

Le film revient sur le séjour de Smith à Minamata. Il fut menacé, bousculé, malmené puis gravement blessé par les yakuzas de Chisso. Les dirigeants de la société responsable des centaines de cas de malformation congénitale, de tremblement involontaire et de plusieurs autres pathologies liées à la contamination au mercure, sentant l'effet des photos sur l'opinion publique n'ont pas pu corrompre Smith. La plus célèbre photo de son reportage, *Tomoko baigné par sa mère*, publiée ci-dessus, est une icône de la photographie.



Titre original	Minamata
Réalisation	Andrew Levitas
Scénario	David K. Kessler Stephen Deuters Andrew Levitas Jason Forman
Acteurs principaux	Johnny Depp Bill Nighy Minami Hiroyuki Sanada
Photographie	Benoît Delhomme
Montage	Nathan Nugent
Production	Ingenious, Johnny Depp
Genre	Drame biographique
Durée	115 minutes
Sortie	2020
Distinction	Oscar du public

Synopsis : Dans les années 1970, le photographe américain William Eugene Smith, célèbre pour ses nombreux « essais photographiques » publié dans Life se rend à Minamata au Japon afin de photographier des victimes atteintes de la « maladie de Minamata ». Cette maladie est engendrée par la pollution industrielle liée aux activités de la firme Chisso. Son reportage va cependant faire de lui une icône du photojournalisme.

Elle fait la couverture du Photo Poche qui est dédié à Eugene Smith. Le film nous montre comment elle fut réalisée, bien qu'il me semble savoir que les graves blessures de Smith ont été affligées après la prise de vue et pas avant. Mais comme on le sait, la dramaturgie du cinéma a ses raisons que la raison n'a pas ! La photographie a été prise un après-midi froid de décembre 1971, avec Tomoko et sa mère Ryoko, Smith et sa femme Aileen, que le photographe a épousé entre-temps, tous entassés dans la petite salle de bains. Prise avec un Minolta SR-T 101 et un objectif Rokkor super grand angle 16 mm.

Le reportage complet envoyé au magazine Life, qui tire à plusieurs millions d'exemplaires par semaine, bouleverse toute la rédaction et sa publication met en lumière la tragédie de Minamata pour l'opinion publique mondiale. Ce reportage fera partie des pièces à conviction du procès mettant aux prises les habitants de Minamata au dirigeant de Chisso. C'est un accord entre le comité de défense des victimes et Chisso qui arrêta le procès. La firme a dû payer l'équivalent de 22 000 dollars à chacun des 10 000 plaignants atteints de pathologies liées au mercure pour qu'ils renoncent aux poursuites judiciaires.

À la suite notamment de la consommation de poissons contaminés, on compta près de 900 décès de 1949 à 1965.

Tous ceux qui ont fait de l'argentique, c'est-à-dire procédé eux-mêmes à tout le processus - prise de vue, développement et tirage - vont se retrouver dans la peau d'Eugene Smith, éclairé par une lumière rouge inactinique, une teinte qui ne voile pas les surfaces sensibles. Lors de l'agrandissement des épreuves, les longues journées et parfois les nuits, cette obsession du tirage bien fait a été bien montrée dans le film.

Son reportage à Minamata a été le dernier de Smith avant son décès le 15 octobre 1978, certains imputent sa mort aux conséquences du tabassage qu'il avait subi dans les locaux de Chisso quelques années auparavant.

Depuis le milieu des années soixante-dix, on peut visiter le Minamata Disease Museum qui, étrangement, ne publie ni n'évoque l'apport des photographies d'Eugene Smith dans la prise de conscience du drame de Minamata.

Hamideddine Bouali

Retour d'expérience

À quel prix ?

avec Pierre Gassin

Le prix d'une photographie

Comment commencer une tentative d'explication autour de la valeur (commerciale) d'une photographie ?

Il y a tant de tabous sur la vente d'une image, surtout quand c'est la sienne...

Pourquoi donc ?

Il faut sans doute essayer de trouver des repères, un peu comme les enseignants ont un organigramme officiel ou une palette intime pour noter le travail d'un élève...

Il s'agira alors ici de débroussailler ou défricher la jungle des idées.
Considérons deux premiers cas :

L'amateur et le professionnel.

Déjà un premier tabou ou phantasme, alors que c'est plutôt simple.

L'amateur – du latin amato = j'aime – concerne tous ceux qui pratiquent la photographie, sans jugement aucun.

Le professionnel, contrairement aux idées reçues, n'est ni meilleur ni plus doué, il paye juste des impôts avec sa pratique – et ce n'est pas celui qui a le plus gros appareil !

Je mets dans la catégorie professionnelle toutes les composantes de l'image : on a donc des créateurs, concepteurs, techniciens, journalistes, critiques, théoriciens, professeurs, galeristes, commissaires, assistants, graphistes...



Omezine découvre l'exposition Cercinae kids.
Mois du Patrimoine mars-avril 2023. Ramla, Kerkennah.

Première anecdote pour détendre l'ambiance : Lors d'un jury où l'on devait déterminer le gagnant du jour des lectures de portfolios aux Rencontres d'Arles (qui gagnait une photographie d'auteur – excellente idée), on s'amusait à commenter les « signatures » pour convenir d'une remarque courante : plus la signature est grande et plus le photographe est petit !

C'est juste une boutade... On ne signe jamais sur la photographie, mais à côté ou derrière. On marque encore moins « photographe », on aura compris !

Je rajoute une remarque que j'utilisais en cours : C'est comme sur les panneaux routiers, tant que l'on voit le logo de l'autoroute, c'est que l'on n'est pas dessus...



Panorama !, Exposition de groupe, Galerie-Dada-19
Le Bardo-Tunis 1^{er} février 2020. Photo Hamideddine Bouali

Bref, il existe d'excellents amateurs et aussi d'effroyables professionnels. Ce n'est pas un jugement de valeur. Alors il est déconseillé d'indiquer « pro » surtout quand on ne l'est pas... Imaginez « peintre professionnel », « médecin professionnel », « sculpteur professionnel », Je n'ai jamais compris pourquoi on le trouve en photographie.

Je me suis même fâché avec le syndicat photo (français), UPP (ex UPC) pour leur nom : Union des Photographes Professionnels. Ils sont là pour défendre les droits d'auteur, et auteur n'est pas un statut professionnel...

Le droit d'auteur

Les droits d'auteur en cas de vente ou d'utilisation sont obligatoires pour tous. Et je rappelle que la Tunisie a signé la charte internationale des droits d'auteur. Pour revenir au prix d'une photographie, il faut considérer 3 lignes comptables.

1 – Les honoraires : C'est la rémunération du temps passé à réaliser la commande. Il ne faut pas oublier la post-prod...

2 – Les frais : Transport, location de matériel, per diem etc.

3 – Les droits d'auteur : En fonction du pays, du temps d'utilisation, de la taille et du nombre d'impressions ou reproductions, du support (papier, digital).

Donc 3 lignes à faire apparaître sur le devis (puis sur la facture ou la note d'honoraires). En cas de manque de détails par poste, je vous conseille d'appliquer un forfait.

Précision importante : On doit distinguer deux cas :

Commande ou œuvre libre d'esprit (c'est le terme juridique, pour une fois plutôt joli) ou œuvre de l'esprit ?

Une œuvre de l'esprit est une interprétation libre de l'auteur, avec une démarche artistique ou intellectuelle, et sera achetée pour une utilisation définie. L'œuvre pourra être réalisée au préalable (dans ce cas il n'y a pas de frais, mais il peut y avoir un peu d'honoraires de post-prod).

Attention, LIBRE D'ESPRIT est bien indépendant de toute notion de commande. En cas de commande, les honoraires ou un salaire sont obligatoires.

Bon, je sais bien, je parle de choses qui ne vous paraissent pas exister, en Tunisie. Et c'est là où vous vous trompez : la rigueur et la précision ne sont pas difficiles, et protègent tout le monde ! J'entends souvent « Ce n'est pas dans nos pratiques » : Pensez international !

On est dans un état de droit, avec des lois, pas dans une anarchie ou une jungle. Je préconise le respect pédagogique, toujours, quitte à perdre parfois un client.

Anecdote : en 1984 - j'étais alors étudiant à l'École Louis Lumière – je découvrais et couvrais le Festival d'Avignon, le plus ancien festival de théâtre, et dans ma région de naissance.

Tout se passait très bien, et un jour où je montrais mes planches contact à un metteur en scène, dans un café, un monsieur vient et me demande de les voir aussi.



On n'est jamais mieux servi que par soi-même !
Galerie Gassin, nouvel espace septembre 2024. Dahmanin, Kerkennah.

Il s'installe et se présente : Rédacteur en chef du journal La Provence. Il me dit apprécier le travail et me propose de prendre une photo en couverture pour le lendemain. J'avais 21 ans, j'étais super heureux. Je lui demande à quel prix il me publie, et il me répond que ce n'est pas payé puisque ça me fait de la publicité ! Et oui, le vieil argument ! J'ai donc refusé. Très triste, mais droit dans mes bottes.

De tout temps on a trouvé des gens qui pratiquent des prix qui cassent le marché (en dessous du seuil de rentabilité) et qui sont même prêts à travailler gratuitement. Il y a même des salons qui font payer les artistes.

Refuser quand on démarre est délicat, et pourtant c'est ce qu'il faut faire. Toujours cette rigueur nécessaire à son épanouissement... Concernant les tarifs, il est une chose à comprendre, c'est la liberté totale des prix en photographie.

Doisneau nous avait dit un jour lors d'une rencontre à l'école : Il existe deux professions qui sont taxables par l'état, et à volonté, c'est la prostitution et la photographie ! Et oui, deux métiers qui pratiquent des prix libres.

Si vous faites venir un plombier et qu'il ne vous facture pas assez, le fisc peut redresser l'artisan par rapport au prix du marché (l'état n'aime pas perdre de la TVA), et vous accuser de travail dissimulé.

Mais tout s'est calmé ces dernières années grâce au combat des syndicats photo qui ont usé de beaucoup de diplomatie (et pédagogie) auprès des agents de l'état...

Je parle de la France, mais pensez bien que la même chose peut se passer ici... La photographie est un des rares métiers où l'on peut choisir ses tarifs de droits d'auteur – pas les honoraires. Pour une même photo on peut demander 1 million comme 1 dt (symbolique). Et cette liberté est une chance.

Tarification

J'avoue pratiquer plusieurs tarifs d'auteur : pour l'étranger, pour la Tunisie et le dinar symbolique pour Kerkennah (puisque l'archipel alimente beaucoup mon fonds d'images, c'est un juste retour des choses). Pour les honoraires, ça dépend beaucoup de la durée de la commande. Tarif à la demi-journée, à la journée, la semaine, au mois.

Quand je fais un livre, j'estime le temps de réalisation, post-prod comprise (Dans ce cas la post-prod est deux fois plus longue que la période de prises de vues, puisqu'il faut accompagner la maquette, l'imprimeur...).



Exposition de Patrick Tosan à la Maison Européenne de la Photographie.
Paris, mai 2011. Photo Hamideddine Bouali.



Embarquement. Sfax janvier-février 2019 – Maison de France – Sfax
Bonne nouvelle, retour des expositions photo en 2025 !

La bonne méthode

J'applique une méthode simple que je conseillais aux étudiants : Il faut calculer ses charges (en totalité) : loyers, remboursements de crédits, assurances, amortissement matériel (de prise de vue ET informatique), communication téléphonique et internet, nourriture et divers, voiture, essence etc.

Le tarif minimum en honoraires sera le prix par mois de ces charges. Simple et logique. Après viendront les droits d'auteur, complétés par les ventes directes de photographies lors d'expositions.

Je trouve cette méthode simple et rationnelle. Passons maintenant à la vente de photographies d'art, dans le cadre d'expositions : Les prix sont variables !

Il faut considérer l'art comme un marché. On y entre par un prix plancher, et à chaque exposition, publication, le prix augmente.

Plus la notoriété augmente (hors réseaux sociaux bien sûr – je parle sérieusement là !), et plus les images prennent de la valeur.

D'ailleurs il n'y a aucun rapport entre le succès commercial d'une image, son chiffre de vente, et son nombre de like ! Vous remarquerez que j'utilise le terme commercial pour l'art : normal, puisque c'est un marché.

Nombre de tirages

La numérotation de la photo a son importance aussi. Précisons que pour qu'une photographie soit considérée comme œuvre d'art, elle doit être une œuvre de l'esprit, numérotée, signée et sa production doit être contrôlée par l'auteur. La numérotation ne doit pas dépasser 30 exemplaires, tous formats confondus. Ce nombre maximum est à expliquer, et change parfois en fonction des pays.

Conseils d'ami

En France (et pas mal de pays européens), le respect de cette numérotation permet une TVA réduite, et, pour le collectionneur, de défiscaliser ses achats : On peut payer ses taxes et impôts avec des œuvres d'art... C'est pour cela que des grandes entreprises investissent le marché de l'art, ce n'est pas par philanthropie. Au-dessus de 30 exemplaires, la TVA devient normale et la photo sort du marché de l'art. Pour les Américains, la numérotation est libre, mais ils n'ont pas adhéré à la charte internationale des droits d'auteur. Comme le marché de l'art est international, je conseille de respecter cette numérotation. Plus la série est grande et plus le prix est bas – mais c'est à interpréter pour chacun.

J'avoue pratiquer là encore une logique simple : Ce n'est pas la taille qui fait le prix, en droits d'auteur. Ce qui change ce sont les frais de production. Donc j'applique un prix fixe, plus les frais de tirage/encadrement (légèrement margés pour conseil et suivi). Autre paramètre, la vente en galerie. Les galeries en Tunisie prennent une marge de 25/30 % et certaines peuvent aller jusqu'à 50 %. Les auteurs doivent alors accepter de baisser le prix de revient de chaque image, pour que le prix en galerie soit le même que leur prix de vente en direct. Ça, c'est la logique, mais... Nombreux sont ceux qui vendent en parallèle, en direct, moins cher. Je sais bien, j'ai eu quelques demandes... Ils scient ainsi la branche sur laquelle ils sont assis !

La logique est que la galerie vend plus qu'eux, crée un réseau de clients potentiels, fait un travail de communication, obtient de la presse... Et tout ceci a un coût ! Et la galerie doit aussi payer son loyer, charges, salaires, électricité, assurance etc. Alors quand on expose, il faut aussi jouer le jeu de façon équitable.

J'en finis avec ce sujet. C'est un peu laborieux de parler argent en photographie, mais j'espère avoir fait comprendre quelques notions pour une pratique plus simple et saine.

Pierre Gassin



Parfum de Rêve de Sebastião Salgado
Salon de la Photo. Paris 10 novembre 2017. Photo Hamideddine Bouali.

Paroles de geek

En avoir assez !

par Tarek M'rad

Ce n'est pas un titre en colère, il faut plutôt le considérer dans le sens de l'abondance. Le problème des êtres humains n'est plus la survie mais la qualité de vie. Le rôle de la technologie notamment n'est plus seulement d'amener des solutions mais d'adapter ces solutions à nos besoins en constante évolution. Et il faut avouer que nous sommes devenus exigeants.

Nous en voulons toujours plus à chaque cycle de renouvellement de nos produits de consommation high tech. De nouvelles fonctionnalités, plus de performance et moins de consommation de ressources, une meilleure ergonomie, un poids et un encombrement moindres, des produits qui répondent au doigt, à l'œil et au son de la voix, une intelligence artificielle qui compense l'engourdissement inéluctable du cerveau humain moderne... Nous voulons en fait des produits qui sont l'extension directe de nos facultés et désirs, et il faut avouer que ce rêve est en passe de devenir réalité.

Il paraît que tout a déjà été dit, que les plus belles mélodies ont toutes été fredonnées, que les plus belles histoires ont toutes été racontées, et que nous sommes réduits aujourd'hui à ruminer les énièmes nuances de couleurs déjà dessinées.

L'avancement technologique aurait-il aussi atteint un plafond de verre condamnant l'avenir de l'humanité à une phase de maturité monocorde et sans grandes surprises ? ou sommes-nous encore en droit d'en demander toujours plus au moyen d'avancées en rupture avec le passé ?

Pourtant notre téléviseur est déjà à une résolution suffisante pour les yeux les plus exigeants. Notre smartphone a atteint les 7 pouces de diagonale et peut même se déplier aujourd'hui pour révéler encore plus de surface utile. Notre voiture est en mesure d'être consciente de son environnement et de nous conduire à destination avec un minimum d'intervention.

Notre appareil photo sait reconnaître les sujets et les suivre sans même que nous ayons à bouger le collimateur, ou le petit doigt. Nos envies sont-elles réellement sans fin, prisonnières de cette époque de consommation outrancière au nom de la croissance ? Pas si sûr que cela, et les services R&D des fabricants menés à rude épreuve en témoignent. Le dernier produit en date est déjà excellent, difficile à améliorer, et à moins d'une obsolescence programmée, il n'y a pas de raison suffisante pour passer au modèle suivant ou continuer la sempiternelle recherche du produit idéal.

Avons-nous besoin de plus ?

Cela commence à se faire ressentir de manière prégnante ces dernières années. Je prends l'exemple des audiophiles, amateurs de son Hi-Fi de qualité. J'ai passé les vingt dernières années à rechercher le casque et amplificateur parfaits pour mes besoins. J'ai multiplié les achats, dont certains sont encore dans leur emballage à défaut de temps disponible pour apprendre à les utiliser pleinement ou d'esprit assez paisible pour les apprécier à leur juste valeur.

Je dispose de cet amplificateur neutre qui épouse bien des casques colorés au son organique rappelant l'équipement analogique des années 70 ; mais j'ai aussi ce casque d'un nouveau prodige électronique chinois capable de restituer les détails les plus infimes de la musique électronique ou expérimentale.

Assez pour la musique

Pour dompter sa clarté je l'ai associé à un amplificateur allemand aux grandes bobines nostalgiques d'un temps où on faisait la musique avec de vrais instruments et de la sève humaine. Il me fallait aussi ce casque nomade, et son adaptateur de téléphone pour ne pas blesser ces oreilles exigeantes loin de l'installation du salon.

Tout un manège, légitime à mes yeux, qui cache juste que la quête du produit parfait est aussi jouissive que la pleine jouissance de ce dernier. Ceci jusqu'à ce qu'Apple m'enlève toute excuse d'être l'éternel insatisfait. La sortie des AirPods PRO 2 était une révélation. Je me suis efforcé de leur trouver des failles lors de longues soirées d'écoute comparée avec mon arsenal de salon.



Ces écouteurs avaient le droit d'être bons, mais ils ne pouvaient supplanter des casques coûtant des dizaines de fois leur prix, ils n'avaient pas le droit avec des corrections logicielles de gagner un son aussi clair, juste et ample que des casques cent fois leur taille et ne rechignant pas sur les composants les plus nobles.

Et ils n'y parvenaient pas d'ailleurs, un sourire démoniaque illuminait mon visage en décelant ce différentiel de timbre ou d'image sonore, comme si je justifiais la présence et le besoin de tous mes joujoux. Sauf qu'au bout du compte, mes AirPods PRO 2 en faisaient assez pour monopoliser mes oreilles. Leur son est assez fidèle lors d'écoutes passives durant le travail ou la séance de marche, leur taille est assez petite pour être imperceptibles dans ma poche, leur autonomie est assez longue pour ne pas susciter une attention particulière au quotidien.

J'avais peur d'avouer que j'étais finalement satisfait, et que mon subterfuge pour continuer à étoffer les rangs de mon arsenal ne tenait plus la route. Dans 90% des situations ces écouteurs étaient tout ce dont j'avais besoin. Sur quoi je pourrais chipoter maintenant ? Que vais-je faire de tout mon matériel collectant la poussière sur les étagères ? Même constat dans le monde de la photographie.

J'ai toujours adoré la qualité d'image et profondeur de champs du plein format, mais j'étais aussi ébahi par la taille réduite des objectifs du système M43, l'équivalent 70-200mm f2.8 de Panasonic tient dans la paume de ma main. C'était sans compter sur la technologie X-TRANS du capteur APS-C de Fujifilm qui promettait la qualité d'image du plein format et le format réduit des objectifs du M43.





Un juste milieu idyllique, une promesse qui fait rêver. Y parvenait-il ? Pas vraiment, mais il en faisait assez pour que ce soit mon choix à chaque sortie photo. Bien sûr, il y aura toujours des utilisations spécifiques qui exigent un équipement spécialisé, le plein format avec un 70-200 f2.8 pour le sport en salle, le petit M43 avec un

pancake en voyage ou dans les endroits où les appareils photos sont interdits. Ceci dit, pour dire vrai, mon petit Fuji X-E4 et son équivalent 35mm f2 sont utilisés dans 90% des cas, et je commence à me poser la question si je ne devrais pas tout céder et acquérir simplement leur compact expert à Fuji, le X100 VI.

La qualité est suffisante pour les utilisations les plus exigeantes, assez de dynamique pour un lever de soleil, et une assez bonne montée en ISO pour être utilisé sans arrière-pensée de nuit. Les objectifs modernes ont aussi assez de piqué et d'homogénéité, et sont assez bien corrigés contre les aberrations optiques qu'on se méprendrait à utiliser des cailloux de dizaines de milliers de dollars d'il y a à peine quelques années.

Alors pourquoi s'encombrer de tout le reste du matériel ? L'investissement n'est tout simplement plus justifié pour avoir des capteurs un peu plus propres, ou des objectifs un peu plus petits avec un soupçon de caractère ou un bokeh plus doux. Je gagnerais plus à travailler mes compétences à créer des images.

Assez pour la photo

Je ne sais pas si je devrais mettre cette prise de conscience sur le dos de la maturité technologique, ou de ma propre maturité qui s'est installée insidieusement avec le temps, tuant la fougue impulsive, l'envie effrénée et la myopie hormonale des jeunes années. Ce dont je suis certain, c'est que l'avancement technologique est tel de nos jours, que j'en ai assez de continuer à chercher l'outil parfait. L'adage d'utiliser ce qu'on a entre les mains ne relève plus de la sobriété mais d'une réelle satiété.

Belle époque pour être un geek.

Tarek M'rad

Jék el bostagi*

«Puisque ces mystères me dépassent...»



Jadis, les deux collections qui avaient du succès auprès des jeunes c'était les timbres et les cartes postales. Ces deux objets ont d'innombrables points communs. Les timbres sont un droit postal à acquitter en amont afin que la lettre ou le colis se déplace d'un lieu à un autre grâce à la convention postale internationale. Ils sont aussi des articles dont les concepteurs se sont ingéniés à le façonner d'une certaine manière. Il y a des timbres carrés, rectangulaires, triangulaire et même circulaires, illustrés de dessins, peintures, photographies... De même les cartes postales, sont en premier lieu supports de correspondance, puis avec le temps, objets artistiques avec leurs multiples variantes. Les collectionneurs recherchent les spécimens particuliers ; cartes animées, cartes qui paraissent illuminées, cartes décorées de dentelles ou tissus, celles à système : ventilation, illusion d'optique, à tirette, à enroulement, sonores, odorantes, musicales... Ils vont de brocante en bourse d'échange à vente aux enchères pour trouver celles qui manquent à leur trésor.

J'ai découvert cette carte inhabituelle. Le cadrage franc, audacieux, ne laissant de la mère et de son enfant qu'un large sourire de la progéniture, est intrigant.

(* Le Facteur est là)

Façon carte postale

Dans le jargon des photographes « façon carte postale » est une formule peu élogieuse. Elle signifie une photographie « sage », ne se singularisant par aucune particularité, se contentant de montrer ce qui est. Cela ne veut absolument pas dire qu'elle manque de rigueur ou d'une certaine esthétique, bien au contraire. C'est parce qu'elle est trop parfaite, cadrage justifié, netteté au poil, composition valorisant le sujet et couleurs, ou ton de gris en noir et blanc, parfaitement gérés. Alors pourquoi essaye-t-on de fuir cette étiquette ? Car, la personnalité du photographe est escamotée par le sujet, qui est mis en avant au détriment de son auteur. Mais là, c'est l'anti-façon-carte-postale. Sujet désaxé dont on n'aperçoit qu'une partie, nous poussant à nous interroger : Que veut bien dire cette illustration ? Puis, le facteur sonne une quatrième fois pour nous remettre une autre carte aussi étrange que la première. Le mystère commence à s'épaissir, alors suivons le conseil de Cocteau.

« Puisque ces mystères me dépassent, feignons d'en être l'organisateur »

Sommes-nous en présence d'une carte du même auteur ? Il semble que le style est le même, image détournée et aplatie sur une autre faisant office de toile de fond. Oui, mais pour quel effet recherché ? Malgré mes investigations et les larges connaissances de Chawki Dachraoui, mon associé dans cette rubrique, on ignore l'auteur de ces photographies ni l'entreprise d'édition qui avait imprimé et diffusé ces cartes.

Afin d'en savoir davantage, allez voir la dernière page de ce 4e numéro de Fovéa...



Histoire de comprendre

Guerrillero Heroico d'Alberto Korda, naissance et vie d'une icône du XX^e siècle

Alberto Korda

J'aime le moment où je plonge dans les archives pour extraire les éléments, informations, détails, anecdotes : matériaux de base pour la construction d'un article. Fovéa a, avant tout, l'intention, de rendre grâce, en premier lieu aux photographes, sans qui rien ne se fait, puis montrer des photographies, en respectant le plus possible leur intégrité (pas de recadrage sans l'accord de l'auteur, ni de coloriage ou autres effets) et en dernier lieu, évoquer le matériel. Ce tiercé dans cet ordre est rare dans la presse spécialisée, on rencontre bien souvent la disposition inverse. Puisque Fovéa donne la priorité aux photographes, commençons par évoquer la vie et la carrière d'Alberto Korda, l'auteur du portrait de Che, considéré comme la photo la plus publiée au monde.

Alberto Korda, fils d'un cheminot, est né à La Havane le 14 septembre 1928, il occupa divers emplois avant de devenir l'assistant d'un photographe. De 1946 à 1950, il fréquenta le Candler College de La Havane pour étudier le commerce et les affaires, mais en parallèle, il avait commencé à photographier des célébrations comme des mariages ou des baptêmes. Il avoua qu'il choisit de devenir photographe afin d'approcher les belles filles, surtout les mannequins : « Mes débuts dans la photographie ressemblent un peu à un roman à l'eau de rose parce qu'ils furent placés sous le signe de l'amour. J'avais 16 ans et naturellement j'étais amoureux. J'ai pris des photos de Yolanda, ma première fiancée et mon premier modèle, avec un Kodak 35 acheté dans un mont-de-piété » ⁽¹⁾.



Alberto Korda (Alberto Díaz Gutiérrez), Photo Ida Kar, 1964

Sa première femme, Natalia «Norka» Mendez, devint le premier top model cubain. Korda gagna assez d'argent pour ouvrir en 1953 son studio en collaboration avec Luis Pierce. Pour se faire, Alberto Díaz Gutiérrez choisit le nom de Korda, comme nom d'artiste, « j'avais une grande admiration pour les cinéastes hongrois Zoltan et Alexandre Korda, c'est vrai, mais j'ai surtout adopté ce nom en raison de son affinité phonétique avec Kodak, la marque la plus réputée à l'époque ». On leur doit de nombreuses productions dont *Le Voleur de Bagdad*, *Le Livre de la jungle*, *Anna Karénine*, *Richard III* ou *Le Troisième homme* ⁽²⁾, des films à succès à cette époque.

Les deux associés étaient surchargés de commandes et les affaires marchaient bien, ce qui permit à Korda de se consacrer à la création d'un style personnel et distinctif. Grâce à cet effort, le photographe gagna rapidement en notoriété et devint le pionnier de la photographie de mode cubaine. Une approche spécifique le rendit célèbre, le travail exclusif avec la lumière naturelle. En étant précis et rigoureux dans le cadrage et la composition, Korda envisageait ses photos en noir et blanc comme des histoires authentiques sur la beauté féminine, ce qui fit de son entreprise un studio d'art.

Le succès de Korda dans la photographie de mode prit fin brutalement en 1959, lorsque, comme il le raconte, « à l'approche de la trentaine, je me dirigeais vers une vie frivole lorsqu'un événement exceptionnel transforma ma vie: la Révolution cubaine » ⁽³⁾.

Fidel Castro et Ernesto « Che » Guevara entrent triomphalement à La Havane en janvier, le mois des révolutions, de cette année-là 1959, et avec leur arrivée, Korda, le photographe de mode, devint le photographe de la Révolution et l'ami de Castro. C'est exactement ce qui s'est passé ici en Tunisie⁽⁴⁾. Bon nombre de photographes, de mode, de street photo, de paysage ont exploité les événements qui ont eu lieu en janvier 2011 pour devenir photoreporter. Et comme en Tunisie, la presse cubaine a cherché à recruter davantage de photographes afin de couvrir la naissance, et l'effervescence, de la nouvelle société.



Natalia «Norka» Mendez par Korda, modèle et sa seconde épouse, 1958

Le nouveau journal, symboliquement appelé *Revolución*, s'est mis en quête de photographes capables de diffuser les idées révolutionnaires par l'image. Korda a décidé de s'y engager, fut immédiatement pris par les idéaux de la révolution et a commencé à photographier ses dirigeants. Il est vite devenu le photographe personnel de Fidel Castro, le leader cubain, l'accompagnant partout où il voyageait. Les images emblématiques de Castro à La Havane, à Washington ou en Union soviétique ont été prises par Korda.

Guevara secouriste

Le 4 mars 1960, le cargo le *Coubre*, battant pavillon français, explosa dans le port de La Havane. Le navire dont la cargaison est faite d'armes et d'explosifs s'inclina d'une quinzaine de degrés vers la droite et s'éloigna de quelques mètres du quai : la poupe entièrement démolie. Le second du capitaine donna alors l'ordre d'évacuer.

Le navire comprenait 36 membres d'équipage et deux passagers : un prêtre français et un journaliste américain. Pompiers, personnels soignants, policiers et militaires arrivent rapidement sur les quais pour prendre en charge les victimes.

Parmi eux, Che Guevara, médecin de profession, compte parmi les soignants ⁽⁵⁾. Une deuxième explosion, la plus meurtrière en raison du nombre de secouristes présents, se produisit. Le gouvernement cubain décida d'allouer 1 million de pesos aux familles des mutilés et des morts et 10 000 pesos à chaque famille des membres de l'équipage français morts ou disparus ⁽⁶⁾.

Fidel Castro accusa la CIA d'être à l'origine de l'explosion afin de dissuader les pays européens de commercer avec l'île, qui sera bientôt placée sous embargo. Les États-Unis démentent toute implication dans l'explosion et en attribuent la cause à un accident. Aujourd'hui encore, les causes réelles du drame restent incertaines. Les archives américaines relatives à l'affaire, habituellement rendues publiques après 50 ans sont toujours inaccessibles ⁽⁷⁾.

Le lendemain du drame, on organisa une cérémonie funéraire à la mémoire des victimes en présence de Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre invités à prendre place sur une tribune improvisée en face du cimetière Colón. « J'assistai au compte rendu minutieux et précis d'une investigation policière », écrira plus tard Sartre ⁽⁸⁾.



Explosion du navire français *La Coubre* le 4 mars 1960.

Guerrillero Heroico

Alberto Korda n'a jamais oublié les circonstances de sa prise de vue : « Au pied d'une estrade décorée de deuil, j'avais les yeux rivés sur le viseur de mon vieux Leica. Je me concentrais sur Fidel et les gens qui l'entouraient. De l'angle où j'étais, à environ huit mètres de la tribune, on ne pouvait pas voir le Che, il était en arrière-plan. Je fais donc un panoramique avec mon appareil photo, prenant des photos de tous les ministres, des personnages, du discours de Fidel, etc., et à un moment vague, indéterminé, non planifié, le Che émerge de l'arrière-plan vers le bord de la tribune. Je fus surpris par son regard. Par réflexe, je pris deux photos. La première que j'ai prise avec l'appareil photo à l'horizontale, puis une autre avec l'appareil photo à la verticale. Immédiatement, 45 ou 50 secondes après avoir été là, il est allé au fond de la tribune. C'est ainsi que, presque par hasard, sans réflexion, sans préméditation, sans demander au sujet de poser ou quoi que ce soit d'autre, la photo a été prise », Je n'eus pas le temps de prendre une troisième photo, car Che recula discrètement au deuxième rang... Tout s'est passé en une demi-minute. » ⁽⁹⁾. Ci-dessus, une des planches contact des prises de vues de Korda de la cérémonie du 5 mars 1960 à La Havane.





La déontologie des anciens

Alberto Korda regarda bien les deux seuls clichés de Che Guevara qu'il réussit tant bien que mal à obtenir et fit une planche contact comme il est courant de faire en argentique, d'abord pour choisir quel négatif agrandir puis de l'archiver avec les autres dans un tiroir réservé à cet effet. C'est plus commode et surtout mieux approprié de regarder des planches contact, que l'on peut marquer, annoter que de manipuler les fragiles bandes de films. Il remarqua que le portrait pris à la verticale avait un petit problème, une tête dépasse l'épaule droite de Che Guevara, que l'on pouvait à l'époque aisément effacer sur le négatif à l'aide d'un affaiblisseur chimique comme le ferricyanure de potassium⁽¹⁰⁾, alors que celui pris à l'horizontale était pur mais comportait de part et d'autre des éléments en trop. À l'époque le choix est vite fait.

Korda recadra et pivota légèrement le buste de Che vers la gauche afin de lui redresser la tête, ce qui amplifia la puissance de son regard qui porte au loin. Si le recadrage est parfaitement permis, sauf pour Cartier-Bresson et ses aficionados, le fait d'effacer un élément de l'image est strictement prohibé. Vous m'auriez dit, qui va s'en rendre compte ? C'est une question de principe avant tout ! Et c'est ainsi que c'est la prise de vue à l'horizontale qui devient l'icône que l'on connaît, reproduite page suivante.





Biographie de Guevara

Ernesto Rafael Guevara de la Serna est né dans une famille bourgeoise à Rosario en Argentine. Étudiant sensible au dénuement des plus pauvres, il effectue avec son ami Alberto Granado un voyage à travers l'Amérique latine qui suscite son désir d'aider le peuple en luttant contre l'injustice sociale et le convainc que seule la révolution armée peut venir à bout des inégalités socio-économiques.

Après avoir achevé ses études de médecine en 1952, il s'initie au marxisme et se rend au Guatemala, puis rejoint les troupes de Fidel Castro en 1955. Surnommé Che Guevara, il participe au débarquement de Cuba et au renversement du dictateur Batista. Devenu citoyen cubain, il occupa plusieurs postes dont celui de ministre de l'Industrie et écrivit plusieurs livres sur la pratique de la révolution et de la guérilla. En 1965, il part en Amérique latine pour organiser la guérilla, organiser la révolution et créer ainsi plusieurs fronts pour s'attaquer à l'impérialisme américain. Il se rendit en Bolivie où il fut capturé dans la région de Valle Grande lors d'un affrontement avec l'armée bolivienne. Celle-ci l'exécute sommairement le 9 octobre 1967.

Leica et Kodak

Korda utilisait à cette époque un Leica M2 muni d'un téléobjectif Leica Elmarit de 90 mm chargé avec une pellicule Kodak Plus-X de 125 Asa⁽¹¹⁾ (Iso). Le portrait de Che n'a pas grand succès dans un premier temps, et la rédaction de son journal ne la retient pas pour l'édition du lendemain. Korda le conserve chez lui après l'avoir recadré. Contrairement à ce qu'affirment bon nombre d'articles⁽¹²⁾, le portrait a été publié une première fois le 16 avril 1961 dans le journal *Revolucion* pour annoncer une allocution de Che Guevara, avant de retomber dans l'oubli jusqu'à la mort du Che en 1967.



Un jour de 1967, Giangiacomo Feltrinelli, un éditeur Italien, a sollicité Korda pour savoir s'il avait un portrait du Che : « Je lui ai montré le mien et il a dit qu'il l'aimait bien. Il m'a demandé de faire deux copies et je les lui ai remises le lendemain. Il m'a même demandé combien il devait me payer et je lui ai dit qu'il n'y avait rien », se souvient Korda. « Trois ou quatre mois après que je lui ai donné la photo en cadeau, le Che a été assassiné en Bolivie et l'homme a rapidement, avec un instinct commercial très clair, réalise une affiche de 70 centimètres sur un mètre de haut et l'imprime à un million d'exemplaires qu'il vend cinq dollars. C'est alors que la photo a explosé dans le monde entier ».

Giangiacomo Feltrinelli, propriétaire de la maison d'édition qui porte son nom, savait que Cuba n'était pas signataire de la convention de Berne à propos des droits d'auteur⁽¹³⁾. Ainsi, chacun pouvait copier les œuvres d'auteurs, de musiciens, d'artistes cubains sans que ces derniers ne puissent faire le moindre recours.

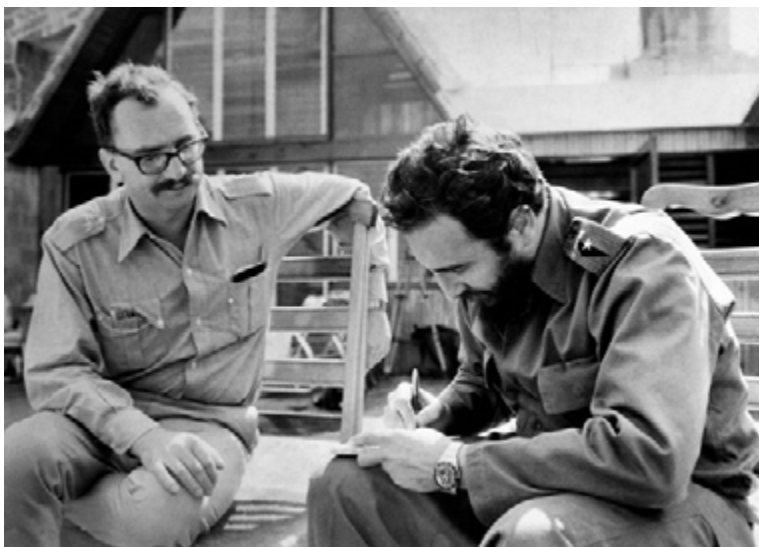
Le journal la *Revolucion* du 16 avril 1961

Giorgio Feltrinelli

Surnommé Osvaldo, il naquit à Milan le 19 juin 1926 et décède le 14 mars 1972, il était éditeur et militant d'extrême gauche italien et participa très jeune à la Résistance italienne lors de la 2e Guerre Mondiale.

En 1949, il fonde l'Istituto per la storia del Movimento Operaio (l'Institut de l'histoire du mouvement ouvrier), dans lequel il rassemble des traces

des arguments littéraires socialistes et communistes, et en 1954, la maison d'édition Giorgio Feltrinelli. En 1968, il se rend en Sardaigne et prend contact avec les milieux de la gauche et du nationalisme insulaire. Le projet de Feltrinelli était de transformer la Sardaigne en une Cuba de la Méditerranée et lancer une expérience analogue à celle de Che Guevara et de Fidel Castro. Il entre en 1969, dans la clandestinité et créa, en 1970, le GAP (Gruppi d'Azione Partigiana), l'une des premières organisations armées de l'extrême gauche des années de plomb italienne.



Giorgio Feltrinelli en compagnie de Fidel Castro

L'affaire Pasternak

Après avoir été rejeté par des éditeurs soviétiques, le roman *Le docteur Jivago* ⁽¹⁴⁾ de Boris Pasternak est publié en 1957 par les éditions Feltrinelli. C'est Giorgio Feltrinelli, lui-même, qui avait fait sortir clandestinement d'Union soviétique cette œuvre d'envergure, dont les protagonistes évoluent au début du XX^e siècle, dans le contexte de la révolution de 1917, et qui contient des éléments de critique à l'endroit du régime soviétique. Aussi, lorsque le prix Nobel de littérature est attribué à Pasternak en octobre 1958, la critique soviétique se déchaîne.

Best-seller en Occident, *Le docteur Jivago* n'est pas distribué dans le pays de son auteur qui est exclu des rangs de l'Union des écrivains soviétiques. Des journaux dénoncent le roman et le prix, qu'ils qualifient « d'orienté politiquement ». L'écrivain réagit en annonçant qu'il refuse le Nobel « à la lumière de la signification donnée à cet honneur dans la communauté à laquelle j'appartiens ».

Plus tard, la Pravda publie une lettre de Pasternak dans laquelle il dit regretter que son roman ait été perçu comme une attaque contre la révolution d'Octobre. Boris Pasternak décédera en 1960, mais sa mémoire sera réhabilitée dans le contexte de la glasnost de Mikhaïl Gorbatchev, en 1987.



Jouer avec le feu

En 1972, Giorgio Feltrinelli a été retrouvé

mort près de Milan, apparemment tué par ses propres explosifs, à côté d'une ligne à haute tension qu'il aurait voulu saboter. Des soupçons de suicide et d'assassinat entourent encore sa mort. Les Soviétiques ne lui ont jamais pardonné d'avoir aidé Pasternak, tout comme ils n'ont jamais pardonné au Che d'avoir été un admirateur de Mao, dont les aspirations mondiales étaient en conflit avec les leurs.

De la photo à l'icône

Pendant des décennies, Korda n'a jamais gagné un centime grâce à la large distribution de son œuvre emblématique. Un tel profit aurait été antirévolutionnaire. « Ce qui est étrange, c'est que l'air ne peut pas être enfermé dans une bouteille, mais quelque chose d'aussi abstrait que la propriété intellectuelle peut être enfermée », déclarait Castro en 1967. À la question « Qui paie Shakespeare ? Qui paie Cervantès ? », il concluait que Cuba avait « de facto pris la décision d'abolir également la propriété intellectuelle ». Et donc, de facto, le Che de Korda devait être distribué gratuitement. Cuba n'a adhéré à la convention de Berne qu'en 1996... C'était trop tard, le portrait du Che par Korda est devenu depuis longtemps la photo la plus publiée au monde ⁽¹⁵⁾ sans que son auteur ne bénéficie du moindre Peso.



Le Che par Jim Fitzpatrick



Andy Warhol réalisa en 1968 une sérigraphie constituée de 9 portraits colorés de Che Guevara, devenant ainsi une icône pop.

Jim Fitzpatrick, un graphiste irlandais modifie quelque peu la photographie et en fait un « poster » noir et blanc, reproduit et vendu en des millions d'exemplaires. Il parle de Che en ces termes : « C'était un grand homme et, à bien des égards, il l'est toujours. Lorsqu'il a été tué, j'ai décidé de faire quelque chose à ce sujet et j'ai réalisé l'affiche. J'ai senti que l'image devait voir la lumière, sinon on ne se souviendrait pas de lui. S'il ne l'avait pas fait, le Che serait allé là où les héros vont quand ils meurent, c'est-à-dire généralement dans l'anonymat » ⁽¹⁶⁾.

Dans un premier temps, Fitzpatrick, qui avait fait la connaissance du Che lorsqu'il était adolescent, à l'occasion de la visite du guérillero en Irlande, a pensé imprimer des affiches et les vendre lui-même, mais il a finalement estimé qu'il était plus logique de libérer l'image des droits d'auteur et de permettre sa libre reproduction. Ainsi, des groupes de gauche en Irlande, en

Angleterre, en France, en Hollande et même en Espagne, où les autorités franquistes ont confisqué un lot de ces affiches, ont commencé à distribuer l'image, comme l'a affirmé Fitzpatrick dans une interview en 2019, afin « [qu'] elle se reproduise comme des lapins et se propage » ⁽¹⁷⁾. Et c'est ce qui s'est passé.

Société de (grande) consommation

En 2000, vers la fin de sa vie, Alberto Korda est excédé par la campagne menée par la marque de vodka Smirnoff utilisant sa photo du Che. « En tant que partisan des idéaux pour lesquels Che Guevara est mort, je ne suis pas opposé à sa reproduction par ceux qui souhaitent propager sa mémoire et la cause de la justice sociale à travers le monde, mais je suis catégoriquement contre l'exploitation de l'image du Che pour la promotion de produits comme l'alcool, ou pour tout autre objet qui dénigre la réputation du Che », déclare Alberto Korda. Il fait donc valoir son droit, gagne le procès et récupère 50 000 dollars, qu'il reversera immédiatement au système de santé cubain ⁽¹⁸⁾.

Ayants droit

Aujourd'hui, le problème se complique et plusieurs procès viennent réclamer un retour de l'œuvre de Korda à ses ayants droit. Sa fille, Diana Diaz-Lopez, a intenté une dizaine de procès afin de réclamer les droits moraux et surtout pécuniaires résultant de l'utilisation du portrait de Che Guevara, en totale contradiction avec les souhaits de son père. Il s'agit surtout des utilisations à but commercial ou quand elles viennent éclabousser la personne de Che ou de la politique de Cuba.

Elle s'est lancée dans un combat de longue haleine contre tous ceux qui utilisent le cliché de façon abusive : usages publicitaires ou commerciaux, restaurant, éditeurs ou même parti politique. En 2008, une décision de justice opposant Diana Diaz-Lopez au Front National, le parti français, pour avoir détourné la photo pour l'une de ses affiches ⁽¹⁹⁾ avait d'ailleurs provoqué un séisme juridique chez les professionnels du droit d'auteur.

Alors que, selon la loi cubaine, la photo serait dans le domaine public depuis 1987, la justice française s'est appuyée sur une vieille loi espagnole datant de... 1879, quand Cuba était encore sous contrôle de la couronne d'Espagne. Pour le Tribunal de Grande Instance de Paris, la photo ne tombera dans le domaine public que 80 ans après la mort de son auteur. En 2082, donc ! ⁽²⁰⁾



Le portrait de Che par Korda repris par la firme Smirnoff et Swatch qui leur a valu des procès pour usages abusifs.



Vrais faux jumeaux !

Alberto Korda et Che Guevara sont nés la même année, en 1928, à deux mois d'intervalle, le premier en juin et le second en septembre. Ils se sont rencontrés à plusieurs reprises, puisque comme on l'a vu plus haut, Korda était considéré comme le compagnon-photographe du leader Castro. Les deux seront plus connus par leur pseudo. Ernesto Guevara deviendra le Che. Selon le Robert des noms propres, Che, lié à la coutume argentine de faire précéder les noms de personnes de l'interjection ¡Che !, pourrait se traduire par « eh mec ! » ou « mon pote ».

Comme on l'a vu plus tôt, Korda était né Díaz Gutiérrez. Le Che était, lui aussi, un grand passionné de photographie qu'il pratiquait régulièrement.

Enfin les deux se sont voués corps et âme à la révolution, terme à prendre comme un principe de vie communautaire plutôt qu'acte politique. Le Che a succombé en 1967 sous les balles des antirévolutionnaires, Korda se faisant subtiliser son œuvre majeure, avec un manque à gagner de sommes faramineuses par ceux qui ont su exploiter le filon qu'il a laissé en libre-service.

De l'icône au symbole

Que ce soit en France lors des événements de mai 1968, sur les campus américains où les étudiants s'opposèrent à la guerre du Vietnam, au Portugal en 1974 pendant la révolution des Œillets, ou ici à la Kasbah de Tunis en janvier et février 2011 et même lors des sommets des pays industrialisés, l'effigie de Che est toujours le symbole de la résistance, de l'opposition face aux oppresseurs de toutes natures que ce soit, gouvernements, multinationales, organisation patronales... L'image de Che, qui cache la vraie personnalité de Guevara, demeure toujours d'une grande force.



De haut en bas et de gauche à droite : manifestation à Tunis 14 janvier 2020, Tag sur le mur du ministère des Finances à la Kasbah, 22 janvier 2011. La Kasbah 24 janvier 2011. Photographies Hamideddine Bouali



Tunis 29 janvier 2011. Photographie Hamideddine Bouali

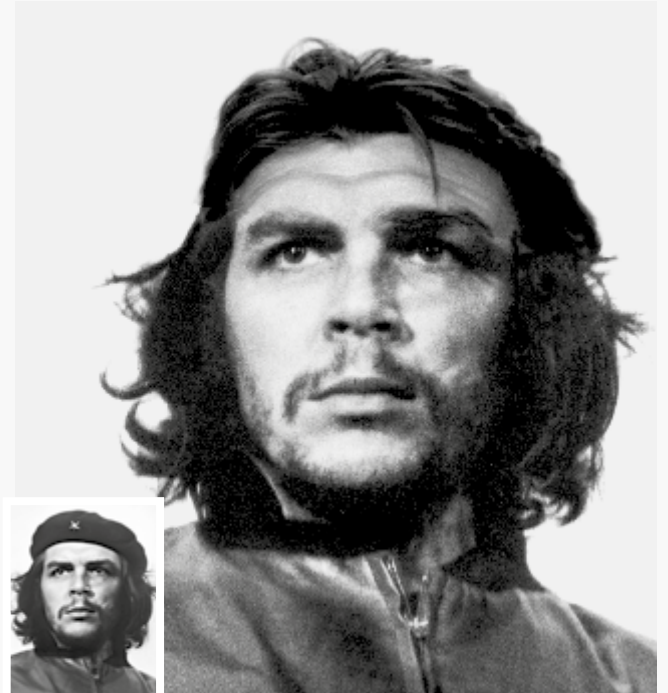
Tristesse sans larme et soif de revanche

Son portrait, devenu icône puis symbole et qui avait failli devenir une marque de fabrique⁽²¹⁾ nous éblouit au point que cela nous empêche de comprendre sa vraie personne. Son frère Juan Martin trouve que « c'est la photo qui lui ressemble le moins. Quand il rit, qu'il a ce regard malicieux, là, oui, je reconnais mon frère Ernesto »⁽²²⁾. Pour lui, Ernesto était le grand frère taquin et non le « guérillero héroïque » de la photo de Korda. Mais au moment de la prise de vue, le Che était encore sous le choc des images qu'il ne réussit pas à effacer de sa mémoire, celle des corps déchiquetés, des peaux en lambeaux, des râles et des cris des victimes de l'explosion au port survenue la veille. Même médecin, le Che qui porta secours aux centaines de blessés, n'a pas réussi à contenir ses émotions, mélange de tristesse sans larme et de soif de revanche.

Il est injuste de ne voir dans la diffusion planétaire et sans discontinuité depuis plus d'un demi-siècle, du portrait de Che qu'une conséquence de sa mise dans le domaine public. Bon nombre d'images circulent, sont publiées dans des livres, agrandies en poster sans que les gens sachent qui en sont les auteurs. Marilyn avec sa robe soufflée par la bouche d'aération ou Charlot assis sur un pas-de-porte avec le Kid, ne pourraient atteindre la diffusion et surtout la diversité des supports d'impression du portrait de Guevara.

La prise de vue de bas en haut, en contre-plongée dans le jargon des photographes, conjuguée au regard dirigé vers le haut du Comandante a produit un double effet d'élévation surprenant et intense. Le personnage est désormais inaccessible, mis sur un piédestal, tel une statue à la gloire de la révolution, mythe du héros sans peur et sans reproche, David toujours vainqueur des Goliath.

Le portrait du Che est venu donner une image aux mouvements de contestation partout dans le monde. Certains arboraient son effigie sans connaître la vie de Guevara, surtout ses activités les plus sombres, geôlier intransigeant et justicier expéditif au temps où il faisait partie du gouvernement cubain. Pour beaucoup, peu importe ce qu'il avait commis, c'est l'idée révolutionnaire qu'il incarne qui compte.



Deux des portraits les plus emblématique de Che Guevara, à gauche celui signé par René Burri en janvier 1963 et à droite celui pris par Korda en mars 1960. Manipulation graphique de l'auteur

Autopsie

Le portrait de Korda et celui pris par René Burri⁽²²⁾ sont les images les plus connus de Che Guevara. Je me suis amusé à enlever le béret et son étoile pour le premier, et le cigare du second afin de mieux comprendre « la fascination » que nous ressentons à la vue de ces deux images. Démunis de ces deux très symboliques éléments, les deux portraits perdent beaucoup de leur aura. Sans les attributs de la révolution, le Che de Korda semble un coéquipier de Marlon Brando dans le film « L'équipée sauvage », blouson noir, juché sur une grosse moto vrombissante perturbant la quiétude des gens sans histoire des petites localités américaines.

Si on enlève le cigare, ostentatoire symbole de Cuba, du portrait de Burri, ne demeure que le visage d'un monsieur sans aucune épaisseur. Footballeur paraguayen à la retraite, fermier argentin de la Pampa ou Robinson Crusoé vivant reclus dans un village d'Amazonie... Un paraître sans aucun signe particulier qui pourrait trahir l'être ! Que ce soit le cigare ou le béret étoilé, ils viennent donner à la figure de Che Guevara une nationalité, un qualificatif, une signification. Tout tourne autour de ces éléments, comme l'avait défini Barthes par la notion de punctum qui est : « un détail, un objet partiel qui lance le désir au-delà de ce que l'image donne à voir ». Comme une figure de style de substitution, l'objet qui signifie un pays pour le cigare ou qui rappelle la révolution pour le béret étoilé. Une métonymie que nous déchiffrons sans pour autant que nous ayons la moindre connaissance des subtilités de la linguistique. Notre fréquentation des images enrichit de jour en jour notre lexique et grammaire visuels.

J'ai eu deux motifs pour raconter l'image de Che dans ce numéro de Fovéa, d'abord tenir la promesse formulée dans la conclusion de l'article consacré aux 200 ans de la photographie de la précédente livraison puis donner un exemple d'un récit de photographe, collant ainsi au thème central de ce numéro.

Hamideddine Bouali

Références

1. Mireya Castañeda, « La plus célèbre photo du Che », interview de Alberto Korda dans [Granma_(journal)|Granma international], 1997
2. https://fr.wikipedia.org/wiki/Alexander_Korda
3. <https://www.squal-photographie.com/photo-journalistes/alberto-korda>
4. Bien que les événements de Tunisie aient commencé dès le mois de décembre 2010, c'est surtout la grande manifestation en face du ministère de l'Intérieur, le matin du 14 janvier qui symbolise le plus, et le mieux, ce qui a été considéré, les années suivantes, comme la Révolution tunisienne, avant que ce titre ne soit remis en doute à cause de ce qui s'est passé par la suite.
5. Bien qu'à l'époque, ministre de l'Industrie du gouvernement cubain, il eût des pouvoirs élargis à d'autres départements comme la Justice et l'Intérieur.
6. https://fr.wikipedia.org/wiki/Explosion_de_la_Coubre
7. <https://www.lamarseillaise.fr/archives/en-quete-de-verite-sur-l-explosion-de-la-coubre>
8. <https://cubacoop.org/L-enigme-de-La-Coubre>
9. <https://www.preludesphoto.com/blog/portrait-che-guevara-alberto-korda>
10. Aujourd'hui avec les outils gérés par une Ai, il suffit d'indiquer par le pointeur de la souris un élément, aussi complexe soit-il, pour qu'il soit effacé proprement, c'est-à-dire sans dégrader les détails voisins.
11. Asa, unité de sensibilité des surfaces sensibles, initiales de American standard association, qui a été remplacée au début des années 2000 par la norme Iso : International system organisation.
12. <https://www.ledauphine.com/culture-loisirs/2021/03/05/5-mars-1960-le-portrait-de-che-guevara-la-plus-celebre-photo-du-monde> et <https://www.museumtv.art/artnews/articles/le-guerrillero-heroico-histoire-de-la-photographie-la-plus-diffusee-au-monde/>
13. <https://www.wipo.int/wipolex/fr/treaties/textdetails/12807>
14. Roman rendu encore plus célèbre par l'adaptation au grand écran en 1965 par David Lean avec Omar Sharif dans le rôle du Dr Jivago et Julie Christie dans celui de Lara.
15. Bien évidemment, ce n'est qu'une estimation, on a souvent attribué ce titre à la photographie prise par Armstrong de son coéquipier Aldrin sur la Lune en juillet 1961 comme étant la plus publiée. Cependant, il est incontestable que l'image du Che est celle qui a été publiée le plus sur tout support confondu, autocollant, vêtement, tatouage, billet de banque, masque de carnaval, ballon baudruche, pochoir...
16. <https://www.preludesphoto.com/blog/portrait-che-guevara-alberto-korda>
17. idem
18. « Le Che, ce logo qui fait tout vendre » ! Article de Anaïs Dubois, publié dans la revue Le Point le 9 octobre 2017
19. <https://www.nouvelobs.com/politique/20080516.OBS4215/le-fn-condamne-pour-avoir-recupere-une-photo-de-che-guevara.html>
20. idem
21. « Le portrait de Che Guevara est une icône, pas une marque », par Frédéric Glaize dans village-justice.com
22. Lorsque l'œuvre a été divulguée, l'auteur ne peut interdire, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, la parodie, le pastiche et la caricature.



Travail en cours

Lumière invisible

Vili Gošnak

Né en 1955 en Slovénie, Vili Gošnak réside en Tunisie depuis les années 2000. Il a été séduit par la photographie dès son enfance grâce à sa grand-mère qui utilisait un Voigtländer Bessa 6x9 dans tous ses voyages. Sa passion pour la photo s'est ensuite accentuée à l'école primaire, où des cours techniques alliant photographie et travail en chambre noire avaient lieu chaque semaine. Par la suite, durant son adolescence et ses études, il n'a jamais pu se séparer de son appareil photo. Vili Gošnak a utilisé l'appareil de son père jusqu'à ce qu'il achète son premier appareil photo le Yashica Lynx 14e à la fin des années soixante-dix.

Dans les années 80, il est passé au Nikon avec le F3 et des objectifs qui répondaient à ses besoins en photographiant des concerts principalement en Kodachrome. La migration vers le numérique s'est faite relativement tard, en 2005 car il n'existait pas à l'époque d'appareil photo numérique capable de reproduire la même qualité que le Kodachrome pris avec un équipement Nikon F3. Aujourd'hui, il est équipé en Fujifilm pour faire des photos en noir et blanc et expérimente la technique infrarouge.



De haut en bas
et de gauche à droite

Fly me to the Moon

Submerged memories

Jezersko Forest

Fence

Ljubljana street scene





La lumière invisible

La photographie infrarouge est une technique qui consiste à capturer une lumière, invisible à l'œil humain, pour créer des images uniques et souvent surréalistes où les feuilles d'un arbre apparaissent souvent d'un blanc éclatant avec le ciel et les eaux très sombre grâce à leurs fortes absorptions de l'infrarouge et le contraste accentué. Pour réaliser des photos infrarouges, il faudrait :

Un appareil photo modifié : Le filtre anti-infrarouge, présent dans la plupart des appareils, doit être retiré ou remplacé par un autre laissant passer la lumière infrarouge.

Le filtre infrarouge : Il permet de bloquer la lumière visible et de laisser passer uniquement les longueurs d'onde infrarouges, prolongeant ainsi considérablement le temps d'exposition.

Applications

Paysage : La photographie infrarouge en noir et blanc est particulièrement adaptée aux paysages, créant des scènes mystérieuses et atmosphériques.

Portrait : Les portraits infrarouges peuvent offrir des résultats inattendus, en mettant en valeur certaines textures de la peau et des cheveux. Par contre, elle pâlit les visages car la lumière IR pénètre profondément la peau.

Architecture : Les bâtiments peuvent prendre une dimension nouvelle sous les rayons infrarouges.

(En haut) A house somewhere on Djerba

(Ci-contre) Tree for two





Pour maîtriser la photographie infrarouge, il faut beaucoup d'expérimentations car très éloigné du monde « normal » de la photographie. En effet, les appareils photo et les objectifs sont calibrés pour la lumière visible, rendant l'usage de l'autofocus, l'ISO, ou le mode automatique inopérant. C'est en mode manuel que la prise de vue infrarouge doit être effectuée avec l'ISO natif. La lumière infrarouge dépend directement de l'intensité du rayonnement solaire, donc photographier par temps nuageux ou crépusculaire est fortement déconseillé. Les moments de la journée pour les prises de vue sont donc subordonnés à la position de notre étoile.

Texte et photos Vili Gošnak

Les photographes racontent leur photo



Les photographes s'expriment à l'aide de leurs prises de vues, on le sait ! Mais alors, que viennent-ils nous dire avec des mots ? Ce ne sont surtout pas des pléonasmes, des redites ou du blablabla, mais tout ce que l'image ne dit pas. Ils sont les premiers à savoir que commencer à décrire le contenu de leurs images, c'est s'avouer impuissant de s'en charger photographiquement...

Dans le recueil d'histoires de photographes que nous vous proposons dans ce 4^e numéro de Fovéa, on trouve différents récits aussi bien par la teneur que par le registre. Des confidences, des descriptions de modes opératoires, des retours sur des circonstances, des compte-rendus, des témoignages et de la poésie, souvenirs survivants à l'amnésie. On rencontre aussi des faits divers, des événements politiques, des histoires intimes et des rapports d'accidents. Poètes, étudiants, photographes professionnels, enseignants, ils ont tous en commun une passion pour la photographie. Ils nous ont fait honneur de troquer leur viseur contre un clavier, et leur jeu de construction fait de lignes, de surfaces, de couleurs et de moments contre un dictionnaire.

Faut-il se demander pourquoi tous ces récits racontent des rencontres, que ce soit avec des personnes, des lieux ou des événements ? Non, à vrai dire, la photographie n'est-elle pas le médium, le moyen et l'intermédiaire, qui lie et scelle le temps, à travers le moment de la prise de vue, et l'espace par l'entremise du cadrage ? Toute photo est un rendez-vous... Et ceux qui suivent ne sont pas du tout manqués.

Voici les récits de photographes, du plus ancien au plus récent :



En 1982, j'arrive à Barcelona, après un long séjour en Amérique latine, principalement à Cuba. Le froid qui sévit en Europe du nord ne m'incite pas à rentrer rapidement à Strasbourg. Au contraire, d'ailleurs, personne ne m'y attend. Je n'ai presque plus d'argent, mais cette ville de Barcelona me tend les bras, je ne la connais pas, c'est la première fois que je m'y trouve. Je décide de rester quelque temps et de l'explorer avec mon appareil photo.

Rencontre avec Anna

Jean-Louis Hess

Après avoir hanté quelques jours les immenses avenues aussi bien que les ruelles mal famées, je me lance dans l'ascension d'une des montagnes qui entourent la ville, le Tibidabo, dont le nom me paraît propice: en latin, « je te donnerai ». J'y parviens en fin d'après-midi après des heures de montée harassante. Gravissant les marches, je regarde vers le haut, où une sorte de Luna Park est installé.

Au détour du chemin, devant l'imposante silhouette de la grande roue, une jeune femme, dont le visage me saisit. Cependant que j'avance, un peu essoufflé, je ne la quitte pas des yeux, et cela n'a pas l'air de la mettre mal à l'aise. Au contraire, elle sourit vaguement, soutenant mon regard. Je m'arrête, et nous restons les yeux dans les yeux. Sourires. Une sorte de suspension du temps nous tient là immobiles, face à face. Ma main se porte vers mon Nikon, que je remonte presque à hauteur d'œil. Mais pas tout à fait. Je ne veux pas, je ne peux pas quitter l'aimantation de ce regard pour me cacher derrière le viseur. Je suis droitier, de l'œil comme de la main, et je ne veux pas avoir à cligner de l'œil gauche. Ma main fait lentement les réglages, au jugé.

J'opère comme dans un rêve, les gestes se font d'eux-mêmes, cependant que je guette dans son regard son approbation. Je déclenche sans viser, mais non sans sentir derrière sa tête l'auréole que lui fait la grande roue.

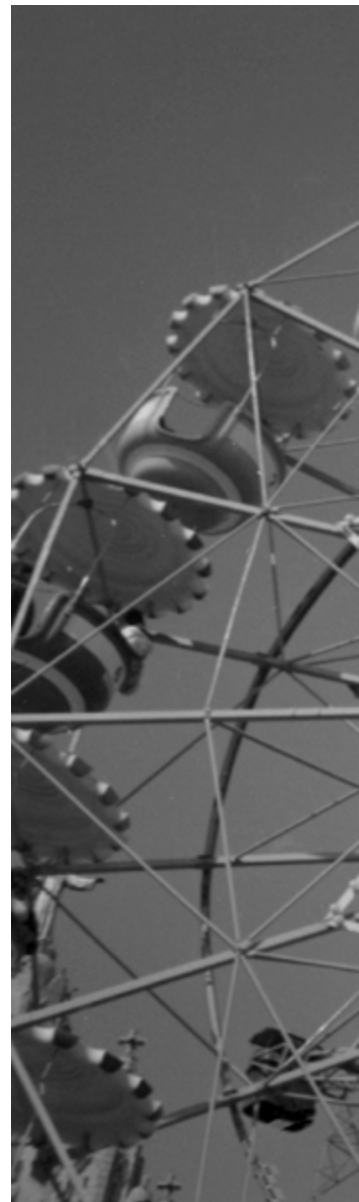
Nous éclatons de rire. C'est vraiment ainsi que j'ai rencontré Anna, comme dans un rêve. Dans les jours qui suivirent, nous ne nous quittâmes plus.

De temps en temps, j'essayais de lui dire que j'avais le sentiment confus de la connaître depuis très longtemps, j'étais sûr de l'avoir déjà croisée.

Elle répondait dans un rire : « ! Que va ! qu'est-ce que tu me racontes, dragueur de français ! » Je n'avais jamais mis les pieds à Barcelona,

elle ne connaissait guère la France, et pourtant... Si, elle était passée une fois par Strasbourg, en train, pour aller voir son frère qui habitait plus loin, elle n'avait fait que changer de train. Je la pressai de questions : n'avait-elle pas fait quelques pas, entre ces deux correspondances, hors de la gare ? Oh, juste cinq minutes, elle avait fait le tour de la place, avait acheté un sandwich, puis elle était repartie. C'était en 1979, trois ans plus tôt, dit-elle.

Le temps passa, je finis par quitter Barcelona, remontai en Alsace quelques mois plus tard. Je retrouvai mes anciennes affaires, rangées sagement dans leurs cartons, chez l'ami qui avait accepté de me les garder en mon absence.





Je fouillai fébrilement dans mes négatifs des années précédentes. Tous ceux de 1979 furent passés au crible. Je dus me rendre à l'évidence : aucune trace d'Anna. Quelques jours plus tard, je repris mes classeurs, insatisfait, je regardai à la loupe chaque cliché, depuis mes débuts. Sur une planche de 1978, je repérai une vue de la place de la gare : c'était un an avant, mais qui sait ? Je fonçai jusqu'au laboratoire d'un ami, glissai fiévreusement le négatif dans l'agrandisseur. Une photo idiote, pourquoi l'avais-je prise ? Un plan large, ce que la légende des cartes postales, dans le temps, appelait : « Place de la gare, vue générale ». Sur la place, des personnages minuscules et nombreux. Comme dans un film d'Antonioni, je me mis à agrandir le plus possible les détails de mon image. Il ne me fallut pas bien longtemps pour la retrouver. La qualité de l'image n'était pas fameuse, mais malgré le grain, c'était bien la silhouette d'Anna, marchant lentement au milieu de la foule pressée.

Comment ce fragment d'une image que je n'avais jamais tirée avait-il fait son chemin dans mon inconscient pour que je la reconnaisse, si confusément que ce soit, dans cette madone barcelonaise, des années plus tard ? Quelque chose de notre histoire avait commencé, quatre ans auparavant, que nous ne pouvions soupçonner. Les surréalistes seraient enchantés d'un pareil « hasard objectif ». Je ne suis pas surréaliste, et peu enclin aux explications obscurantistes. Je garde cette histoire en moi, comme un bonheur de l'existence, sans en chercher la clé.

Texte et photo Jean-Louis Hess
Barcelona, juin 1982

Quelques dates en préambule

Mai 1992, création du Centre Iris à Paris, centre de formation professionnelle destiné principalement les deux premières années au photoreportage.

Octobre 1993, première rentrée.

Décembre 1993, Kodak France nous donne leur prototype DCS 100, le premier appareil numérique professionnel. C'est un Nikon F relié avec un câble torsadé de 2m à une unité numérique de 5 kg, qui comporte un petit écran de 10 cm. Kodak n'arrivait pas à l'utiliser, et nous demandait de chercher une solution, si on y arrivait.

Le DCS avait une sensibilité de 100 Iso, ce qui est peu en intérieur d'autant plus que l'on photographiait sans pied, pour pouvoir réagir rapidement, et mieux diriger les gens. Il y avait un élève aux lumières, un à l'ordinateur (relié en direct à la « valise » du DCS) qui vérifiait si l'image était bien exposée et nette, et un élève qui faisait patienter le public et expliquait la démarche. On avait choisi cet éclairage en référence aux images des « vedettes » des années Harcourt (1930/50). Le « Cremer » étant utilisé au cinéma pour refaire, en studio, l'éclairage du soleil.

Notre école étant orientée au début dans le reportage, mon rôle était de démystifier le studio, le noir & blanc, et le portrait posé...

Les photos étaient prises, «développées» numériquement et imprimées de suite, en public. Puis sous marie-louise, cadre et exposées sur place.

1993, rencontre du 1^e type

Pierre Gassin

Portraits de stars à Cannes

Mai 1993, on a trouvé, et on participe au Festival de Cannes, invités par Kodak Pathé (cinéma). Un studio au club des stars. Les élèves photographiaient ! On exposait sur place. La première exposition 100% numérique. C'est Kodak Pathé qui nous l'avait annoncé. Les photographies étaient imprimées sur place, placées sous marie-louise et sous cadre. Des images 21x29,7 sous cadre 30x40.

Juin 1993, on a un grand article dans Photo Numérique Magazine, où nous participions. Je cherche encore un exemplaire...

Juillet 1993, on est invité par Kodak aux journées de l'Image Professionnelle (JIP) lors des Rencontre Internationales de la Photographie (RIP).

Comme d'habitude, on installe un studio de portrait, avec un fond blanc (pas éclairé, il est noir, donc on a toutes les densités possibles), 3 spots à lentille de Fresnel « Cremer » mais avec une lampe pilote et un tube éclair à l'intérieur. Lourd, mais intéressant en qualité de lumière.



Et quel public !

Nombreux, tassé, curieux et bien-sûr critique. Ce n'étaient QUE des photographes professionnels, donc exigeants et critiques. Ils nous disaient tout le temps : « Vous annoncez un studio 100% numérique et vous exposez du traditionnel argentique »...

Et non ! Regardez – et on les faisait poser ! Et grand luxe entre professionnels, on leur demandait s'ils avaient un désir de style, pose etc. Je me rappelle un photojournaliste belge qui me demandait de photographie sa compagne critique d'art avec lui à l'arrière « comme un fantôme »... Pas de problème, la femme était figée au flash, et lui à l'arrière profitait de la pose longue, donc un bougé. Parfait ! Les élèves ont assisté, parfois photographié, mais dès qu'une personne au visage « ingrat » se présentait, me donnaient le boitier et disparaissaient ! On a imprimé et exposé environ 200 photographies.

J'ai réalisé 2000 portraits différents en 3 jours. Je n'avais plus de voix ! Mais que de rencontres ensuite sur la place du Forum, où tous les festivaliers se retrouvaient. C'est l'année où s'est créé Réponses Photo, et j'en rencontrais les créateurs, Jean-Christophe Béchet et Sylvie Hugues. J'avais photographié Jean-Christophe (sans le connaître) et sa photo de l'atelier à souvent illustré le magazine.



Premier autoportrait en numérique

De la série, il ne me reste que cet autoportrait. On disait à l'époque que la photographie numérique ne se conserverait pas : 31 ans plus tard elle est toujours là. Bon, elle ne passera pas 30 ans de plus, mais tout a évolué depuis.

Au fait, pour cette image, il y a plusieurs influences : les premières photographies de plateau (Voinquel, Corbeau, Levin), qui dérivent sur Harcourt, avec des positions figées, un éclairage principal latéral, directif, haut et loin pour les ombres dessinées, puis un deuxième spot qui débouchait une zone d'ombre, et qui servait à un troisième spot pour faire une ombre projetée au fond. Je voulais un peu de lumière aussi dans le champ en référence au soleil. Et j'oubliais, voir le font comme les photographies de mode des années 80/90 notamment d'Oliviero Toscani (Benetton) ou Helmut Newton. Par manque de budget, des studios de prise de vue étaient improvisés en ville, et ils ont osé montrer le rouleau de fond et un peu d'arrière-plan (parfois un monument). La classe ! Bref, on se fait plaisir également ! Et un cadrage parfois de travers, comme on a envie. Histoire de « moucher » les pratiquants éternels des sacro-saintes règles, qui, rappelons-le, n'existent pas ! Cet autoportrait n'est pas parfait du tout, je ne pouvais pas gérer tous les éléments, mais il a le mérite d'être un vestige de la photographie numérique.

Texte et photo Pierre Gassin
Cannes, mai 1993

J'ai occupé en 1999 le poste d'animateur à la Maison de la Culture de Zaghouan où j'ai tout de suite lancé un club photo. Zaghouan, à seulement une heure de route de Tunis, possède un rythme de vie propre à toutes les agglomérations agricoles de taille moyenne. Un train-train ralenti tout le long de la semaine mais une grande activité la veille et le jour du marché. Chaque vendredi, sa population double, puisqu'on la rejoint de tous les environs pour venir exposer toutes sortes de marchandises : légumes, fruits, vêtements, ustensiles de cuisine, appareils électroménagers... Bref, tout ce qui s'achète et se vend comme le dit Bécaud dans une de ses célèbres chansons. Un de ces jours, alors que j'étais dans le bureau du directeur préparant le programme du week-end, j'entendis un vacarme assourdissant, suivi de plusieurs autres bruits que je soupçonnais être un coup de frein sec, un choc et quelques cris. Je sortis voir.

Je vis, à quelques pas de moi, un vieillard étendu sur le sol, essayant de relever sa tête et tenant encore son couffin par une seule anse, et dont le contenu se déversait, un chou-fleur, quelques

tomates, des pommes de terre, quelques piments...

Son front dégoulinait de sang, puis se répandit sur sa joue, son menton et son cou - suivant les rides de sa peau dorée parcheminée par les jours de travail sous le soleil - avant de disparaître sous son vieux veston

Un accident !

Hamideddine Bouali

râpé sombre à rayures grises. Plus loin, une jeune femme, elle devait avoir une trentaine d'années au plus, hébétée, hagarde, tenait son enfant contre elle, et qui cacha son visage en attirant vers lui les mains de sa mère. Des femmes ont réussi à la faire s'asseoir à même le trottoir, les pieds repliés. On lui tendit une bouteille d'eau, qu'elle ne put même pas tenir, alors on lui aspergea le visage et les membres. L'enfant se dégagea de sa mère pour éviter d'être mouillé, après avoir été tétanisé et, sous le choc, yeux écarquillés, mains tremblantes et respiration haletante, il éclata en sanglot.

De l'autre côté de la rue, une dame retenait, tant bien que mal, une dizaine d'écoliers habillés de tabliers croisé bleu et blanc traînant leurs cartables à roulettes. Ils venaient tout juste de sortir de l'école et voulaient traverser la rue pour voir de plus près les victimes affalées par terre. L'employée de la garderie scolaire avait la délicate mission de ramener les enfants, et le passage le plus dangereux, est la traversée de cette route à grande circulation. Sans ralentisseurs, pas de feux de signalisation, et des panneaux de circulation souvent dissimulés sous le feuillage des arbres, elle donne lieu, surtout les jours du marché, à des scènes d'anarchie. Les véhicules de grandes tailles, surtout les bus et les camions, se croient disposer d'une priorité de facto.

Deux jeunes qui montaient une motocyclette, furent jetés à terre, eux aussi, mais se sont vite relevés. Debout, ils ne comprenaient pas encore ce qui a bien pu donner à leur monture cette violente poussée qui avait provoqué leur chute. Ils avaient le visage blême, ils faillirent être gravement blessés si leurs têtes, sans casques, avaient percuté le sol. Ils portaient des survêtements de sport, celui qui était assis à l'arrière tenait un ballon de football, qu'il lâcha au moment de l'impact. Le ballon s'en alla, en rebondissant de plus en plus vite, la route étant en pente.

La pollution étouffante des gaz d'échappement des véhicules, camionnettes, minibus, tracteurs, fourgonnettes, surtout diesel, venait s'ajouter à la chaleur de l'été. Les ombres, rares en ce milieu de journée de ce 25 juin 1999, malgré un soleil intense, peinaient à éclore puisque la lumière plongeait du zénith. Le goudron de cette route à grande circulation commençait à fondre et ceux étendus sur le macadam en souffrait.

Les badauds accourraient de toutes parts. Des curistes qui attendaient des taxis pour aller se refaire une santé dans les eaux thermales de hammam Zriba, des clients du vendeur de tabac... Les cris et les pleurs ont ameuté tous ceux qui étaient aux alentours.

L'asphalte a été sillonné par deux traits foncés discontinus menant vers la camionnette encastrée dans le mur d'en face. Une Peugeot 404 de couleur beige, la teinte standard, dont l'intérieur était rempli de canettes de bière, ce qui donna une explication à la perte du contrôle du véhicule. L'avant de la camionnette est méchamment embouti, le capot froissé et la vitre avant fissurée sur sa longueur. L'huile-moteur commença à se répandre sous le châssis. La portière, côté conducteur, grande ouverte par le choc, laissait voir l'intérieur. De jeunes gens s'agglutinaient du côté opposé. Ils fixaient le plancher du véhicule, comptant à haute voix le nombre de canettes entamées et celles encore intactes. Du rétroviseur intérieur pendaient divers objets ; chapelet, poisson cousu de paillettes, main de Fatma. Amulettes et gris-gris qui n'ont, en tout cas cette fois-ci, pas pu empêcher le drame de se produire.

Il semble que le conducteur perdit la maîtrise de son véhicule, voulant éviter un passant, percuta la motocyclette et ses occupants, malgré ses freinages répétés. Les embardées successives, afin d'éviter d'autres passants, n'étaient pas vaines, sans cela, le drame aurait été une plus grande tragédie. Le chauffard fut extirpé de l'habitacle par deux gaillards, furieux, vilipendant le responsable du terrible accident. Son état était bizarre : ivresse due à la consommation d'alcool et étourderie causée par le choc contre le mur. Il titubait, marmonnant une plainte à peine audible, ses lèvres tremblantes, une bave ruisselait de sa bouche. L'hématome, qui couvrait son arcade sourcilière droite, fut sans aucun doute causée par un choc contre le volant. Il portait un jean délavé par l'usage, une chemise à peine boutonnée, dont la poche était arrachée et des tongs en mousse d'une couleur bleuâtre, sans aucun doute patinée par le temps.

Du district de police, situé de l'autre côté de la route, sortirent en courant deux agents, qui s'arrêtèrent net, pour essayer de comprendre ce qui s'était passé, afin de savoir où aller. Puis, voyant l'attroupement le plus important se constituer du côté de la Direction Régionale de l'Enseignement Primaire, s'y dirigèrent illico presto. Ils se frayèrent un chemin pour arriver au voisinage de la camionnette. Sans leur intervention, le responsable du drame, aurait été rossé de coups, par ceux qui ont été témoin de son équipée sauvage. Les agents l'emmenèrent au poste, après avoir cherché dans la boîte à gants et dans le parasoleil du parebrise les papiers du véhicule.

Le temps semblait figé, on aurait dit qu'un sorcier venait de jeter un sort pour que ce moment n'ait plus de durée. Les longues minutes ont été compressées en quelques secondes... Le temps a été compacté, comme ces voitures vouées à la casse, ou tel un César, le trophée du cinéma français, là un tas de métal, ici un tas de temps. Une superposition de faits, une surimpression de scènes... Souvenirs empilés !

Texte et image Hamideddine Bouali.
Zaghouan, 25 juin 1999

Le texte précédent, **police Baskerville et couleur bleue** compte exactement mille mots. Si une image vaut mille mots, mille mots peuvent-ils constituer une image ? J'ai la manie de répondre aux questions par des entourloupettes. Dans le libellé du thème « Racontez-nous vos photos », il n'y avait aucune obligation de nous la montrer !

C'était le 22 août 2004, un de ces matins qui me semblent aujourd'hui enveloppés dans une lumière presque irréelle. À 11 h 34, dans un moment apparemment ordinaire, j'ai pris une photo dans la maison de mes parents, en Frioul, en Italie. Je n'aurais jamais imaginé que ce cliché, pris presque sans y penser, marquerait le début d'une grande aventure : ma passion pour la photographie.

FOTO N. 0000

Max Raponi

La scène était simple, mais empreinte d'un calme que je considère aujourd'hui comme précieux. Mon père, assis à la table sous la véranda, plongé dans la lecture de son journal, tandis qu'à ses pieds, Jack, notre fidèle Bobtail nain, reposait allongé. Ces deux-là étaient inséparables. Et moi ? J'étais dans le salon, juste derrière la grande porte-fenêtre donnant sur la terrasse. J'ai levé mon Nikon compact, alimenté par quatre piles AA – oui, celles qui vous obligent à transporter une réserve infinie – et j'ai pris la photo.

Ni mon père ni Jack ne remarquèrent ma présence. C'est cela qui rend cette photo si spéciale : il n'y a pas de poses, pas de sourires forcés. Juste eux deux, dans leur état le plus naturel, inconscients d'être observés. Tous deux m'ignoraient, plongés dans leur routine tranquille. Au début, je n'accordais pas beaucoup d'importance à ce cliché. C'était l'un des nombreux que j'avais pris ce jour-là, principalement pour tester mon nouvel appareil photo.

Mais ce soir-là, en transférant les images sur mon ordinateur portable, quelque chose se produisit. En regardant cette photo en sépia, comme frappé par un éclair, je compris. C'était comme si ce moment avait été capturé non seulement par l'objectif, mais aussi par mon cœur. Cette photo, en un instant, devint bien plus qu'une simple image. Elle représentait ma jeunesse, le lien entre mon père et notre cher Jack, une sérénité qui, aujourd'hui, semble presque hors de portée.

Ce jour-là marqua le début de ma véritable aventure avec la photographie. Je me souviens encore de cet été. Avec mes parents, nous sommes partis pour un voyage en Europe, traversant la République tchèque et la Pologne. Chaque étape était une occasion de photographier, de découvrir ce que je pouvais capturer avec cet appareil compact. Les dernières étapes furent Cracovie et le camp de concentration d'Auschwitz. Là, mon Nikon documenta chaque instant, chaque émotion. Ce voyage marqua profondément ma vision du monde, et la photographie devint pour moi un moyen d'exprimer ce que les mots ne pouvaient dire.

Ni mon père ni Jack ne sont là aujourd'hui. Et parfois, en regardant cette photo, le désir de revenir à ce matin du 22 août 2004 me submerge. Il y a quelque chose de sacré dans cette image simple, que je garde aujourd'hui comme une relique. Ce n'est pas juste une photo, c'est le souvenir de deux compagnons inséparables, figés dans un instant de paix qui durera à jamais.

Texte et photo Max Raponi
Frioul, 22 août 2004





Dans mes balades de prises de vues photographiques, je ne fais jamais de portrait à des personnes sans échanger avec eux, parler de leurs quotidiens, me familiariser avec eux, leur donner le temps qu'il faut pour m'accepter dans leur milieu et avoir confiance en moi, surtout, avec un appareil photo à la main.

Éthique septique

Jelel Bessaad

Pour cette photo, prise dans les champs de piment rouge à Menzel Horr, près de Menzel Temime, je suis allé un peu loin dans mon respect de l'éthique et leur ai demandé de faire ce que font ces femmes ; tenir les piments par la main et les rassembler

avec un fil à coudre et les accrocher ensuite pour le séchage au soleil... Oups j'ai oublié d'apprendre un détail de taille...

J'ai pris mon temps, après avoir demandé l'autorisation, de prendre plusieurs prises de l'activité de ces femmes et celle des hommes, en hors-champ, qui chargent les camions avec les guirlandes de piments.

En quittant les lieux, je suis monté dans ma voiture et par réflexe inconsidéré, je me suis mis à masser mes yeux, légèrement fatigués après quelques dizaines de fois à devoir régler la netteté ! Un énorme incendie s'est déclenché dans mes yeux et la peau très sensible qui l'entoure, à un moment, j'ai cru que je ne verrai plus la lumière du jour... J'étais en larmes, très piquantes d'ailleurs, j'avais le nez qui coule, le visage tout rouge, un sentiment de brûlure atroce qui me fit littéralement tourner la tête, picotement très agressif, acerbe et mordant. Je ne pouvais même pas crier pour ne pas attirer l'attention de la communauté qui était très proche. Je ne pouvais également pas conduire pour m'éloigner du site ou même rentrer chez moi.

Ma journée de prise de vues était déjà finie malgré moi, j'ai attendu plus qu'une heure, le temps que je recouvre une vision plus ou moins moyenne, avant de continuer ma route vers Kelibia, pour assister au festival du film amateur.

Texte et photo Jelel Bessaad
Menzel Horr, 16 août 2007



Que fait-on avec toutes ces photos ? Les cataloguer religieusement dans des disques durs et faire des copies des copies de peur d'en perdre une miette ? Ou imprimer les plus marquantes à leur momentum, quand elles font pleinement sens et sortent du lot, et laisser les autres enfouies dans des dossiers virtuels et des tiroirs réels ?

Photo, tu m'appartiens !

Tarek M'rad

Revient-on vraiment à ces anciennes photos, représentations d'instantanés passés, si l'on accepte bien sûr de confondre passé et réalité ? Le souvenir étant une représentation déformée du passé que l'on tend à préférer.

On peut réduire ces photos à des images, et

les utiliser pour illustrer le monde. Une cabane au bord de l'eau, un arbre touffu qui ombrage un jardin ; mais ce serait faire abstraction de tout le processus créatif qui leur a donné vie, traduire une intention, donner un point de vue et livrer un message. Des solutions modernes, « Google photos » et autres, essaient de requalifier ces vestiges picturaux, de les dépoussiérer et leur donner un second souffle en proposant des séries autour d'un thème à travers les années et les périodes, au bord de l'eau, voyage à Rome, la fête à la maison... Mais ces brèves réapparitions ont la consistance des mirages et la persistance d'un bout de rêve dont on essaie de se saisir au réveil.

À l'autre bout du spectre, des photos choisissent leur propre destin et s'imposent autour de nous sans crier gare. On ne fait pas d'effort particulier pour les mettre de l'avant ou les favoriser, on éprouve même à leur égard une sorte d'indifférence, mais force est de constater que le monde y perçoit un potentiel insoupçonné de leur géniteur. C'est le cas de la photo qui illustre ce billet, signant un de mes premiers essais de la photographie de rue. Elle représente aujourd'hui tout ce que je n'aime pas dans le genre. Voyeuriste, faisant l'étalage des malheurs de ce monde et mettant en scène les plus démunis, les marginaux et les oubliés de la modernité. Manichéenne, offrant une lecture binaire du contraste entre la précarité de la dame et la richesse enfouie dans le distributeur. Plate, plongée dans l'ombre et limitée par la dynamique du petit capteur d'un compact expert LX3. Et pourtant, sans que j'aie mon mot à dire, la photo a été adoptée par les réseaux sociaux. Des dizaines de pages l'ont repostée avec des sermons larmoyants, enregistrant au passage, à ma grande surprise, des milliers d'interactions. Je trouvais cela pathétique au début, et cela ne me gênait pas qu'on fasse complètement fi du crédit photo puisque je ne voulais pas être associé à cette utilisation de la photo. Des amis m'envoyaient tous les jours des publications différentes brodant de fil d'épines des épitaphes sur ce monde impitoyable reflété sur le visage christique de la vieille dame. Tous ces pouces levés, ces repartages engagés et ces émotions étouffées, exprimées en commentaires, ont fini par m'avoir à l'usure, et je me retrouvais dans la peau de Pygmalion réclamant la paternité de sa Galatée, et la gâterie de son ego flatté. Plus ironique encore, je me retrouve un jour face à un unipôle d'opérateur téléphonique utilisant ma photo dans sa campagne d'affichage sans me demander de permission ou même suspecter mon existence. C'est comme si la photo s'était affranchie de son maître, qu'elle se suffisait à elle-même, que sa conception était immaculée, c'est comme si j'étais un poids empêchant l'envol de l'œuvre et l'enfermant dans la cage de mes paradigmes et certitudes.

J'affiche désormais un sourire résigné mais apaisé à chaque fois que je tombe sur une de ces publications. J'ai fini par comprendre qu'à l'époque des réseaux sociaux, de la fuite continue en avant, le plus important n'était plus de conserver, de ranger ou de protéger ses photos, mais de les pousser rapidement à l'eau. Qu'elles aient le parcours et le voyage qu'elles méritent, et si par chance elles reçoivent le sceau des algorithmes, qu'elles se transforment en signes culturels éphémères, libres de toute appartenance ou filiation, briques de sens, éléments de langage spontanément imposés pour raconter histoires et émotions de notre époque au même titre qu'un gif, un mème ou un emoji. Quinze ans que je fuis ou traque cette photo. En gravant ces quelques lignes, c'est la paix qui a fini, enfin, par me rattraper !

Texte et photo Tarek M'rad
Tunis, 31 août 2009



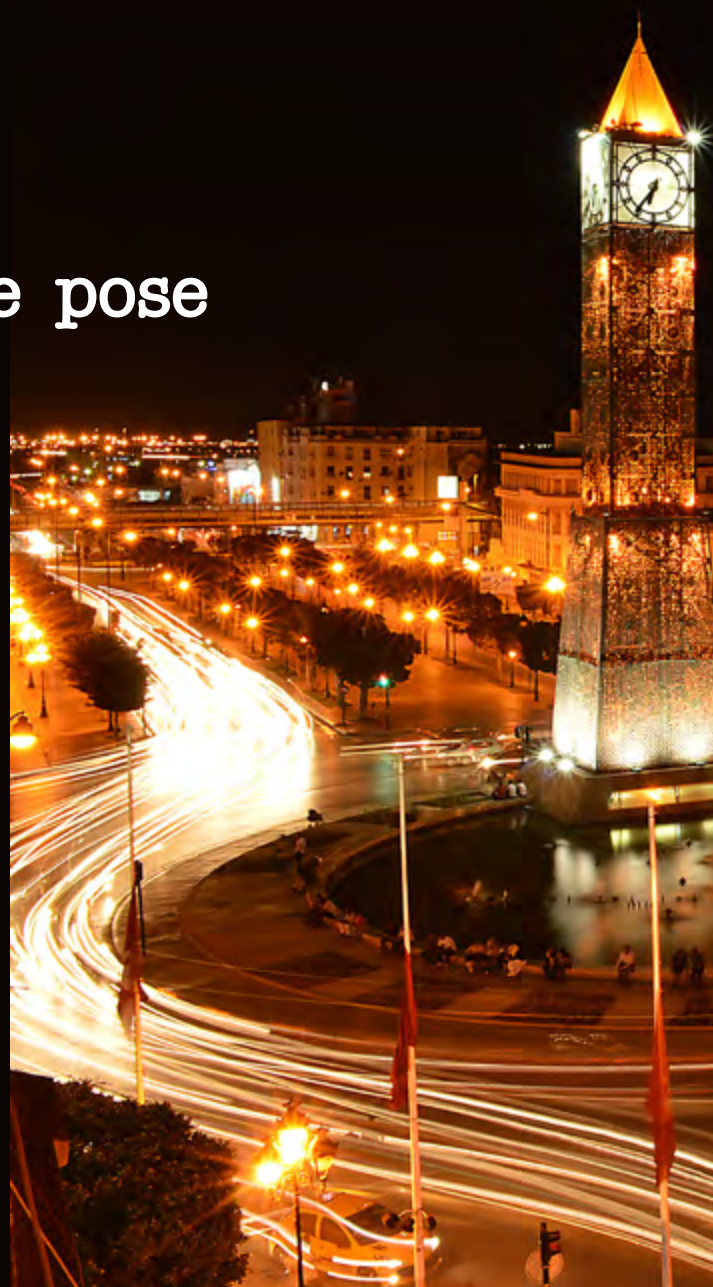
Le prix du long temps de pose

Ryadh Gharbi

Un certain jour du mois d'octobre 2013, une journée fatigante depuis le matin, j'étais parmi un groupe de photographes pour un shooting dans le cadre du concours de sélection Miss Tunisie au Centre Culturel et Sportif de Menzeh 6. Puis, dans l'après-midi, nous avons rejoint le centre ville, pour couvrir une manifestation populaire.

Comme c'était l'habitude, le groupe a convenu de prendre un peu de temps pour boire du thé et du café et de parler de la situation du pays et de la pratique. Une idée a été suggérée d'essayer la technique de la pose longue, l'approbation a été unanime, et le choix a été vite fait en choisissant « L'Horloge » de l'avenue Habib Bourguiba comme sujet à photographier, et l'angle de prise de vue serait le toit du bâtiment de Ittijari Bank en face du ministère de l'Intérieur, d'autant que c'est un angle privilégié par les photographes pour couvrir les manifestations populaires... La nuit est tombée, enveloppant le centre de Tunis dans l'obscurité. Nous sommes montés sur le toit, et chacun prenant position dans l'angle choisi pour essayer la technique de la pose longue. L'ambiance était très agréable, nous échangeons des idées sur le timing, l'ouverture, la focale et l'éclairage idéal pour obtenir une photo réussie techniquement et artistiquement.

J'étais particulièrement enthousiaste à cette idée, car je me préparais à participer à un concours international de photos de nuit. Soudain, un policier est apparu, nous demandant ce que nous faisons là et nous ordonnant de descendre immédiatement et de le suivre. À notre sortie de l'immeuble, notre surprise était de taille.



Plusieurs policiers cagoulés et armés et deux voitures de police nous attendaient. Nous avons été emmenés au poste de police, où nos appareils photo ont été saisis, et nous avons été soumis à un interrogatoire individuel. L'atmosphère du commissariat était caractérisée par une activité inhabituelle, où se trouvaient des agents et des chefs de brigades... Nous avons expliqué notre présence à ceux qui étaient chargés de rédiger le rapport. Nous avons remarqué des signes de surprise sur leurs visages. Ils répétaient : « Yssawrou fil Monguëla ! (ils photographient L'Horloge !) ».



Les agents ainsi que le chef de District de la sûreté, inspectaient nos appareils photo, regardant les images prises une à une.

Après nous avoir posé quelques questions et vérifié nos identités, il nous a sévèrement blâmé puis a ordonné à son collègue de rédiger un rapport stipulant que nous n'avions pas photographié les environs du ministère de l'Intérieur, de nous faire signer le rapport, de nous rendre nos appareils et de nous laisser partir. Personnellement, mon seul souci était la carte mémoire et les photos qu'elle contenait. Je ne m'inquiétais ni de mon sort à ce moment-là ni l'idée de récupérer mon appareil photo.

En quittant le commissariat de police, je me suis demandé si la photographie pouvait vraiment susciter en moi toutes ces émotions étranges et surtout me rendre si imprudent, tout cela à cause d'une photo ?

Le fait d'avoir remporté, avec cette prise de vue, Le Prix « Caméra de bronze » dans le concours international auquel j'ai participé, ne m'a pas fait oublier qu'il faut toujours prendre en compte toutes les données, lieu, date, circonstances, droit à l'image, avant de décider d'une prise de vue.

Texte et photo Ryadh Gharbi
Tunis, 26 octobre 2013

Si on me pose la question « quelle est ta photo la plus réussie ? », je répondrai que c'est une photo que je garde toujours en mémoire, une satisfaction après un parcours de 12 ans entre les États-Unis et la Tunisie. En effet, après une série d'expérimentations de trois ans aux États-Unis, et plus précisément à Huntington, grâce à l'opportunité que

Azza... La référence !

Alaeddine Saadaoui

j'ai eue pour photographier les joueurs de football américain et les pom-pom girls de Marshall University, j'ai pris la décision de me concentrer sur la photographie de mode, où j'ai contribué non seulement en tant que

photographe, mais aussi en tant qu'éditeur de photos de beauté (beauty retoucher) prises par des photographes américains et européens.

Inspiré par l'industrie de la mode occidentale, et plus précisément par le modèle Coco Rocha, qui est une référence mondiale et une artiste de poses, j'ai relevé un défi consistant à trouver des mannequins selon les normes de la mode européenne mais proches de Coco Rocha pour les poses, afin de faire des sessions créatives de photos en Tunisie. La tâche n'était pas facile pour un photographe résident à l'étranger, inconnu du cercle tunisien de la mode. Je n'étais pas découragé pour autant, et j'ai organisé des séances photo avec des modèles dans des contextes historiques et urbains, pour expérimenter dans la capitale, ainsi que dans des sites archéologiques et des petites villes historiques comme Takrouna.

Mes premières sessions photographiques étaient réussies dans une certaine mesure grâce à des efforts d'orientation et au travail d'équipe, qui ont permis d'aboutir à des compositions équilibrées. J'atteignis cette harmonie entre la nature de l'endroit, les poses des mannequins et les créations artistiques des couturiers, sans oublier les préparations et le travail des maquilleurs. J'étais content de ce travail mais pas entièrement satisfait jusqu'à ma rencontre avec la célébrité tunisienne Azza Slimene.

Azza était naturellement mannequin selon les exigences mondiales, avec une fluidité pour réaliser des poses dynamiques sans aucune difficulté ni guidage, son regard perçant exprimant une grande confiance. Sur le plan vestimentaire, les créations artistiques de Zied Ben Houria étaient uniquement en noir, afin de simplifier les couleurs et de faire ressortir le design des robes. La maquilleuse créative Sana Ben Abdesslem a appliqué un contouring pour donner plus de dimensions au visage d'Azza, surtout pour les photos en noir et blanc. Je n'avais même pas besoin de parler à Azza, elle savait ce qu'elle devait faire, et je me contentais de prendre des photos. Pour les lieux, j'ai opté pour Sidi Bou Saïd pour la première session et la Sebkha de l'Ariana pour la deuxième. Mon objectif était de simplifier les arrière-plans et de réduire les éléments de composition afin de mettre l'accent sur Azza. Les deux endroits étaient comme un grand studio à ciel ouvert.

Je considère cette prise de vue comme ma meilleure photo. L'arrière-plan flou était équitablement divisé en deux : en haut, les collines de Carthage, et en bas, la Méditerranée. En avant-plan, il n'y avait qu'Azza avec sa pose dynamique mais équilibrée, tout en gardant ses mains tendues sans gêne et son fort regard légèrement défiant qui attire le spectateur. Ses cheveux ont été intentionnellement laissés sans préparation pour garder son aspect naturel et libre. Cette photo résume ma satisfaction totale et mes exigences complètement remplies grâce au travail d'une équipe motivée, en attendant un autre défi tunisien dans le contexte de la mode internationale.

Texte et photo Alaeddine Saadaoui
Sidi Bou Saïd, 11 juillet 2015



En 2015, j'ai eu la chance de participer à une résidence Euromaghrébine composée de 27 photographes. Le sujet en était Kairouan et du reste, un très beau livre nommé *Projet Kairouan* en témoigne. J'en profite pour remercier Leïla Souissi, commissaire de cet événement, qui m'avait choisi pour représenter la France.

À fleur de maux

Michel Giliberti

Chacun des photographes pouvait capter la ville selon sa sensibilité et nous pouvions nous déplacer en groupe ou individuellement. Au début, je restais dans le collectif, car il est plus aisé de prendre des photos dans ces conditions ; on se sent stimulé et protégé à la fois. Mais, au bout de deux jours, je me suis dit qu'en nous retrouvant tous au même endroit, le risque d'un travail similaire n'était pas exclu.

Comme je suis un grand solitaire et que je me lève toujours aux premières lueurs du jour, j'ai pensé qu'au lieu d'attendre le réveil de tout le monde, je pourrais employer ce temps mort à vagabonder, seul, dans la ville. C'est ainsi que dès la fin de mon petit-déjeuner dans la quiétude du restaurant de l'hôtel encore désert, je pris l'habitude de parcourir en toute introspection les rues de Kairouan, à la découverte de ce qui pourrait m'inspirer.

Très vite, le côté traditionnel et étonnamment coloré des tenues vestimentaires des femmes d'un certain âge retint mon attention et puisque chacun des participants devait s'accorder d'un thème, le mien s'imposa de lui-même : ce serait ces femmes-là, il va de soi que dans le cadre de cette chronique où il ne faut considérer qu'une seule photo. Il est nécessaire de savoir zapper sur des centaines d'autres, souvent plus audacieuses ou simplement plus belles.

Bien sûr, comme tout ce qui nous construit est lié à l'enfance, il m'était impossible, dans mon choix, de ne pas tenir compte de ma propre enfance en Tunisie. Dans ces années-là, une très modeste mère de famille, Fatma, venait deux fois par semaine aider la mienne dans ses tâches ménagères.

Fatma ! Comment l'oublier ?

Comment oublier l'étrange pouvoir qu'elle avait sur moi ? J'étais toujours dans ses jambes et je me souviens d'elle jusqu'au moindre détail. Elle portait un sefsari blanc nacré qui, une fois ôté à la maison, dévoilait ses robes bleu nuit ou bordeaux, faites de sortes de pans de tissus enveloppant son corps, ces derniers retenus par des fibules au niveau de la poitrine. Autour de ses cheveux, un foulard grenat s'enroulait et sur son front un petit tatouage attirait l'œil. Sa peau d'une douceur sans égale fleurait tous les parfums épicés de la Tunisie et surtout, celui si particulier de la helba (fenugrec).

Parfois, Fatma arrivait accompagnée de son fils à peine plus jeune que moi. Nous étions si curieux l'un de l'autre que nous nous fixions ardemment avec le désir bien naturel de jouer ensemble ; hélas, deux facteurs s'y opposaient ; notre langue maternelle, et surtout l'ordre que lui intimait Fatma de rester assis, sans broncher, ce qui me navrait. Sans doute pensait-elle, à tort, qu'il fallait mettre une barrière entre nous deux. Quel dommage !

Je me remémore si bien ce petit garçon, ses yeux de sureau ombragés de longs cils, ses courts cheveux en bataille et sa bouche brillante. Il demeurait silencieux, mais de temps à autre, après s'être assuré que sa mère ne le voyait pas, il m'accordait un bref sourire, presque fautif.

Longtemps, après m'être installé en Tunisie en 2011, chaque femme au sefsari me troublait au point de m'attacher à l'observer jusqu'à ce qu'elle disparaisse à l'angle d'une rue. Parfois nos yeux se croisaient et dans ce cas, nos mémoires respectives en faisaient autant, suscitant des souvenirs réciproques, bons ou mauvais.

Les miens ne pouvaient être que baignés d'empathie et d'amour. Les siens devaient être plus nuancés ; mais elle ne pouvait ignorer que bien des Tunisiennes, autrefois, avaient eu des enfants français accrochés à leurs robes et qu'une fois adultes, ces derniers transporteraient leur histoire, indélébile comme une cicatrice. Leurs parents qui n'avaient pas été, forcément, des monstres durant le protectorat, terme moins impressionnant que celui de colonisation.



Et voilà pourquoi, alors que je me promenais dans la mystérieuse médina de Kairouan et qu'au détour d'une ruelle, je tombai sur cette femme et son fils tout contre elle, mon cœur s'emballa. Je devins même fébrile. J'avais devant moi, comme extirpé de mon passé, l'exacte réplique de Fatma et de son petit garçon ; je retrouvais mes six ans. À mon habitude, je ne pris qu'un seul cliché. Je n'ai jamais été un adepte de photos en rafales permettant d'en réussir au moins une. J'aime le risque de tout rater... Je ne perds pas de vue que la mémoire, chez moi, est un véritable Cloud et qu'un souvenir intact a autant de valeur que sa captation.

Pour conclure, je dirais que même si tant de mes instantanés sont bien plus attractifs que celui-là, aucun autre ne méritait que je me penche sur lui avec gravité et tendresse pour en livrer ses si sucrés secrets.

Texte et photo Michel Giliberti
Kairouan, 9 septembre 2015

Vie de chien

Kais Ben Farhat

72

Parti explorer les fins fonds de la misère humaine, loin des vacarmes que subissent certains habitants de la capitale, loin des galeries d'art, des grandes villas et des bars, j'ai décidé, après repérage, de prendre pour thématique photographique un Bidonville à proximité de la ville de Zaghouan, à Zriba pour être exact.

Le voyage a débuté avec mon cher père en 2016 : des va-et-vient qui m'ont amené à me remettre en cause et accepter une certaine réalité, laquelle, jusque-là était rude. La série fut clôturée deux ans après.

Dès lors, en cours de route, je me suis vu dans ce chien qui a attiré mon attention, il était non seulement usé par la vie mais attaché aussi par une corde au cou qui l'empêchait d'être libre, ce qui est en réalité sa vraie nature : un chien errant.

Ce fut le début d'une longue série de photographies qui a duré plus de cinq ans, en quête de chiens errants : agressifs, dociles, doux, en passant par le chien mort sur une autoroute lors d'une de mes virées photo, toujours accompagné par mon vieux.

Ces chiens se sentent tout le temps abandonnés et ont besoin d'être rassurés. Ils manquent parfois d'amour : Ce sentiment que certains hommes fuient ou détournent, mais qui n'est en fin de compte que le remède à la peur.





Cet être était un miroir pour moi, le photographe à l'âme d'enfant en quête de lui-même et de sa liberté mais que la peur empêche d'aller vers l'autre. La série fut nommée Vie de Chien et a été exposée à la Galerie d'Art Saladin à Sidi Bou Said en janvier 2021, et c'était ma 4e exposition personnelle. Cette dernière image est accrochée actuellement à l'entrée de mon studio photo et préserve toute son histoire.

Texte et photo Kais Ben Farhat
Zriba, 9 octobre 2017

Le 16 juillet 2020, la scène politique tunisienne était marquée par des tensions palpables. Le sit-in d'Abir Moussi était en cours depuis plusieurs jours, ayant entraîné un climat de mécontentement avec des affrontements quotidiens entre factions politiques opposées. Pour moi, ce n'était qu'un autre jour dans la vie d'un photjournaliste.

Chaos parlementaire

Nouredine Ahmed

Ma routine commençait à 5 heures du matin, suivie d'une préparation et d'un taxi vers le Parlement avec la simple demande : « Bardo, s'il vous plaît, Monsieur. ».

En arrivant au Parlement, je me suis arrêté dans un café à proximité pour prendre mon café quotidien et fumer une cigarette. Mon matériel était prêt, mais j'avais oublié mon monopode, un détail qui allait se révéler significatif plus tard dans la journée. Vers 7 h 30, je me suis dirigé vers l'entrée de la presse, mais les gardes m'ont informé qu'il n'y avait rien d'important dans le siège principal du Parlement ; tout avait été déplacé vers la deuxième chambre en raison des restrictions COVID-19. Cette deuxième chambre, un vestige de l'ère Ben Ali, était moins attrayante visuellement, avec des teintes de beige et d'ocre qui manquaient de contraste et de dynamisme, meublée de sièges en bois, recouverts de cuir vert.

Contrairement à d'autres photjournalistes équipés de longues focales comme les 70-200 mm et 70-300 mm, je n'avais qu'un objectif 100-400 mm. J'avais pu me l'offrir après avoir économisé pendant des mois et grâce au soutien financier de ma chère mère, il était polyvalent pour les prises de vues éloignées, mais pas pour capturer de gros plans. La loge des journalistes de la deuxième chambre était perchée en hauteur, ce qui rendait difficile la capture d'images dynamiques à moins d'être au niveau du perchoir du président.

Après une longue marche, je suis enfin entré dans cette deuxième chambre. En l'absence des députés, j'ai pris un autre café dans l'attente des événements de la journée. Les journalistes autour de moi attendaient avec impatience le « spectacle d'Abir Moussi ». Dans un monde où le chaos génère souvent des histoires, les free-lances comme moi prospéraient dans cette incertitude, surtout lorsque les affectations officielles étaient rares. Vers 10 heures, des affrontements éclatèrent entre deux groupes de députés, mais l'agitation ne donna lieu à aucune image marquante. Soudain, nous avons entendu du bruit dans la salle plénière, nous ayant incité à nous précipiter. Là-bas, se trouvait Abir Moussi, entourée de membres de son parti, ayant crié des slogans en formant un attroupement, bien qu'aucun membre des autres partis n'ait été présent.

Dans un tournant dramatique, quelqu'un coupa toutes les lumières de la salle plénière. Cela ressemblait à l'annonce de la fin de cette journée. J'ai rapidement capturé une image des députés ayant éclairé la pièce sombre avec leurs flashes de téléphone, puis j'ai révisé ma prise et essayé une exposition longue. Bien que cela ait été un cliché intéressant, cela ne me semblait pas significatif.

Alors que les autres photjournalistes se préparaient à quitter les lieux et rentrer chez eux estimant que la journée avait pris fin, je suis sorti pour fumer une cigarette et faire une pause, ressentant une envie inexplicable de rester. Au lieu de les suivre, je suis resté à l'intérieur, discuter avec des amis sur Messenger. Après environ 30 minutes, du bruit émergea de la salle, et sans réfléchir, je me remis à courir vers l'intérieur, ayant parcouru les couloirs labyrinthiques du parlement jusqu'à la loge des journalistes, mon long objectif prêt et mes réglages mémorisés.

Avec mon appareil photo Fujifilm, j'appréciais les boutons physiques réels qui me permettaient d'ajuster les réglages sans chercher dans des écrans tactiles, ce que je trouvais frustrant.



En étant arrivé, j’aperçus des députés du parti d’Abir Moussi monter sur scène, accompagnée de quelques membres de l’administration parlementaire, mais aussi de députés d’Ennahdha et de la coalition Karama.

Positionné au centre de la loge des journalistes, je me préparais à photographier. Mon cœur battait la chamade, en ayant pressenti que le moment décisif approchait. Alors que j’observais la scène, quelqu’un leva le siège du Président du Parlement, symbole puissant d’autorité. Instinctivement, je me déplaçai plus loin dans l’espoir de cadrer le fameux siège avec le drapeau tunisien en arrière-plan. Leur juxtaposition, celui représentant le pouvoir politique, recouvrant le drapeau, était riche de sens. Ayant pris une inspiration bien profonde, je me suis souvenu de garder ma stabilité, malgré l’absence de mon monopode. En ayant appuyé à moitié sur le déclencheur pour faire le point, je capturai le moment : Clic, clic, clic. Je pris une douzaine de clichés pour m’assurer d’avoir l’image que j’avais imaginée.

En révisant les images, je ressentais une poussée de satisfaction : j’avais capturé quelque chose de vraiment unique, un moment décisif dans le chaos. Alors que je rangeais mon matériel – une infraction à ma règle habituelle d’attendre d’avoir fini – je me sentais exalté. Je dis au revoir à mes collègues, conscient de tenir un trésor entre les mains. Le trajet en taxi vers ma maison était surréaliste ; d’habitude, j’éditais mes images dans le confort de ma chambre, mais ce jour-là, je m’installai dans le salon, l’excitation ayant bouillonné en moi.

Je poussai l’exposition en post-traitement pour compenser l’éclairage terrible des deux chambres parlementaires, bien évidemment. Je prends toujours mes photos en RAW. Si tu ne fais pas de même, tu risques de manquer beaucoup d’images. Prends mon conseil et fais-le aussi. Même si j’étais techniquement sans emploi à ce moment-là, je décidai de partager la photo sur Facebook, en ayant espéré qu’elle me donnerait une visibilité susceptible de générer de futures commandes.

Constat d'échec de l'activité parlementaire, Abir Moussi, présidente du Parti destourien libre, montre lors d'un Live la photographie prise par Nouredine Ahmed. (Capture d'écran).



Cette nuit-là, mon image commença à créer un buzz sur les réseaux sociaux. Les utilisateurs, impliqués dans la scène politique en Tunisie se mirent à la partager et à la commenter et cette diffusion suscitait une vague d'attention. Des graphistes s'inspirèrent de mon image pour créer des « mèmes », tandis que des organismes de presse – une triste réalité pour les freelances – commençaient à la publier sans ma permission et sans avoir rien payé.

Ce qui avait commencé comme une journée chaotique au Parlement tunisien s'était transformé en un phénomène culturel, ma photographie était au cœur des discussions. J'ai pu réaliser l'immense pouvoir d'une seule image, son pouvoir de cristalliser l'essence d'un tumulte politique et de susciter des conversations nationales, incarnant les luttes et les aspirations d'une nation.

Cette image a été réutilisée par divers acteurs politiques, chacun ayant tenté de détourner les faits à son avantage, en s'étant outillé de cette capture pour légitimer ses propres discours. Mais moi, j'étais là-bas. J'ai vu, entendu et capté chaque moment, chaque nuance de cette journée (et pas seulement celle-là). J'ai également pris soin de stocker et d'archiver tout cela, en triples copies, voire beaucoup plus, comme le prévoient les règles d'archivage, non pas pour moi-même, mais pour l'avenir. Car la vérité, même lorsque les voix se disputent et que les interprétations s'affrontent, doit toujours être préservée.

Texte et photo Nouredine Ahmed
Le Bardo, 16 juillet 2020





Afin de prouver le chaos qui sévit au parlement, Kais Saïd, Le Président de la république a exhibé la photographie prise par Noureddine Ahmed. (Capture d'écran)





Hashtag : Apprends

Zayneb Mhemed

J'ai renoué le 23 janvier 2021 avec la photographie après une longue période d'inactivité. Ce jour-là, j'ai entendu parler d'une manifestation sur l'avenue Habib Bourguiba de Tunis. Bien que les détails du motif de la protestation se soient effacés de ma mémoire, l'adrénaline et l'anticipation, cette énergie qui parcourait mon corps, restent gravées jusqu'à ce jour.

Mon appareil photo, un présent d'un de mes mentors, Amine Landoulsi, photojournaliste, retrouvait enfin sa place dans mes mains. Ce geste simple portait un poids immense : l'héritage de son influence et la responsabilité de capturer quelque chose de plus grand que moi.

Sans rien dire à ma mère, qui m'aurait sans doute interdit d'y aller, je suis partie, emportée par un mélange d'excitation, de crainte et d'enthousiasme aventurier. À mon arrivée, je me suis retrouvée envahie par des vagues d'émotions encore plus intenses. L'atmosphère était électrique, l'urgence se lisait sur les visages, et les gestes étaient vifs et décidés. Au cœur de ce tumulte, je tenais mon appareil, observant les photographes aguerris, les policiers, les pancartes...

C'était le contexte de cette photo et ma première expérience à photographier un événement de cette nature.

Quant à la photo elle-même, ce qui m'a d'abord attirée, c'était l'inscription « Apprends à nager », une référence à un événement tragique ayant marqué notre mémoire collective en Tunisie. Une bavure policière lors de la sortie des supporters d'un club de football du stade. Un jeune de 17 ans, pourchassé par une voiture de police, a chuté dans une rivière et s'est noyé, un des policiers lui aurait dit : « apprends à nager » sans lui porter secours et il décéda ! Cependant, lorsque j'ai cadré l'image, mon regard s'est concentré sur un seul mot : « Apprends ». Ce mot, plus qu'un simple terme, est un appel à l'apprentissage, même au milieu du chaos.

À cet instant, l'apprentissage a pris un sens nouveau pour moi : intime et universel. Intime, car moi aussi, j'apprenais – à capturer un moment et à trouver mon propre rythme dans mon parcours photographique. Universel, car « apprendre » est une idée qui résonne en chacun de nous, à tout moment de la vie.

C'est ce qui m'amène aujourd'hui au sujet de cette quatrième édition de Fovéa, où la mention « Une photo réussie, ratée... » a particulièrement retenu mon attention. Je suis convaincue que réussir passe par l'essai, l'échec et la persévérance, nous amenant à définir nos propres critères de succès pour l'atteindre. Ce processus continu d'apprentissage découle de l'action : apprendre à observer, comprendre, agir, et surtout partager.

Texte et photo Zayneb Mhemed
Tunis, 23 janvier 2021



D
—
C!
#

Cette image, marquée par une intensité émotionnelle saisissante, s'inscrit dans la tradition de l'expressionnisme, un mouvement qui cherche à transcender le visible pour révéler l'âme humaine. Elle évoque les univers sombres d'Edvard Munch et d'Oskar Kokoschka, où les formes et les visages déformés reflètent des états intérieurs troublés.

Femme courage dans les rues de Tunis

Chahine Dhahak

La photographie montre une femme au visage brûlé, debout sous une enseigne

indiquant « Stationnement réservé pour approvisionnement ». La banalité de l'écriteau contraste cruellement avec la scène humaine déchirante qui se déroule en dessous. Son expression de tristesse profonde, presque silencieuse, capte une vérité brute : celle de la douleur et de la résilience. Son bras mutilé et le paquet de Prince Mini Gâteaux qu'elle tentait de vendre aux passants résonnent en symboles silencieux de survie.

À travers cette image, on perçoit un écho aux figures tourmentées de Munch, où l'angoisse existentielle transparaît dans chaque trait. Le cadrage, avec cette femme marginalisée au centre, renvoie également aux œuvres de Kokoschka, où les sujets sont souvent mis en scène dans un univers oppressant, exposant la brutalité de la vie moderne.

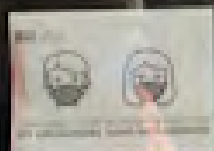
Prise lors des manifestations contre le régime policier dans le centre-ville de Tunis, cette photo n'est pas seulement un témoignage de la réalité sociale, mais une œuvre qui transcende l'événement pour évoquer des questions plus profondes sur l'humanité et l'injustice. En revisitant ce même lieu, j'ai retrouvé cette femme, vendant maintenant des mouchoirs et des chewing-gums. Ce visage m'est devenu familier, et à travers mes échanges avec elle, une connexion humaine s'est créée.

L'expressionnisme de cette image ne réside pas seulement dans son esthétique, mais dans la manière dont elle révèle un combat intérieur universel. Cette femme incarne, à mes yeux, la dignité et le courage face à l'adversité. Elle est une muse moderne d'un monde en souffrance, et je lui dois un respect immense

Texte et photo Chahine Dhahak.
Tunis, 31 janvier 2021

مكان مخصص
للتزويد والتزويد

STATIONNEMENT RESERVE
POUR
APPROVISIONNEMENT



C'est une photo un peu particulière. J'étais en voyage au Maroc et comme d'habitude je faisais de la street photography et prenais des photos à toute occasion, je ne sors jamais sans mon appareil photo léger muni d'un objectif standard pour qu'il soit discret et que je puisse le transporter sans peine.

Sacrée danse

Hassen Turki

Je me suis rendu à la mosquée de Hassan II à Casablanca et à l'entrée de cet imposant édifice, plus précisément la grande terrasse donnant sur la salle de prière, j'ai rencontré une scène surréaliste. Un couple dansant le

tango, la danse de l'amour par excellence. J'ai pris quelques photos de loin pour ne pas gêner les protagonistes et à la fin de leur danse je me suis rapproché d'eux et leur ai demandé de répéter la scène pour que je puisse prendre une photo. J'ai discuté avec eux, c'était un couple de chrétiens, l'homme était espagnol et la fille était grecque et à ma surprise, ils ont accepté de répéter la scène et j'ai pu prendre d'autres photos et j'ai choisi celle-là. C'était le moment où la fille enlève le voile qu'elle portait sur la tête, pour moi cette photo traduit tout l'amour et la réconciliation, la concorde de tous les peuples du monde avec un message de tolérance et de paix.

Après la prise de ces quelques photos, nous avons bien sûr échangé bon nombre de points de vue et discuté longuement sur la paix, la tolérance et la fraternité. Ils étaient très coopératifs et on a pu échanger nos coordonnées respectives et à leur tour ils m'ont envoyé la vidéo qu'ils ont prise eux-mêmes de cette performance unique et très émouvante.

À la fin de ce shooting je n'ai pas pu m'empêcher de verser quelques larmes tout en sachant que je ne pourrai plus jamais prendre une photo de la sorte, pour moi c'est une photo unique et exceptionnelle.

Texte et photo Hassen Turki
Casablanca, 23 juin 2021



C'était le 25 juillet 2021, une journée exceptionnellement chaude et tendue en Tunisie. J'ai commencé mon trajet à pied depuis Bab Souika, un trajet que nous faisons habituellement en transport.

Le jour du Parlement

Mohamed Ali Fakhfakh

De Bab Souika à Bardo, chaque pas de cette marche était marqué par une tension indescriptible. Le soleil brûlait au-dessus de nos têtes, mais la chaleur de la journée n'était rien comparée à l'atmosphère chargée qui s'intensifiait avec chaque route bloquée et chaque regard des représentants de l'autorité. J'avais capturé ce jour non seulement à travers les images elles-mêmes, mais aussi à travers l'histoire que chaque cadre racontait – une histoire de résilience, de peuple naviguant à un carrefour de son histoire, et de l'équilibre entre un système de contrôle personnel et la résistance. L'atmosphère semblait totalement différente sous la chaleur intense et la forte présence policière. Le soleil ne pardonnait rien, projetant une lumière crue sur la ville, comme pour révéler les fissures du paysage politique tunisien.

Toutes les routes menant au Parlement étaient bloquées. À chaque coin de rue, des policiers se tenaient en place, formant des barrières avec leur présence rigide et intense. Il était clair que la décision du Président de geler le Parlement avait plongé le pays dans un moment critique, et les rues reflétaient cette réalité : un mélange de satisfaction et d'appréhension.

À mon arrivée aux alentours du siège du Parlement, la scène qui se présentait à moi était saisissante. L'enseigne du célèbre café The Castel (le Château) – fermé ce jour-là pour des raisons de sécurité, semblait décrire d'une manière ironique la réalité. Le siège du parlement, tout comme un château, était fortifié, bien gardé et surtout inaccessible à ceux qui tenteraient d'y entrer. La zone entourant le Parlement et le café était enclavée par des policiers en tenue antiémeute, boucliers levés. Chaque policier semblait incarner la puissance de l'État.

J'ai capturé cette scène, cadrant la ligne rigide de policiers sous la lumière éclatante, leurs visages cachés derrière des masques, Covid 19 oblige et portant leur casque.



Texte et Mohamed Ali Fakhfakh
Le Bardo, 25 juillet 2021

The Castle



Le bus venait d'atteindre sa toute première destination dans un périple qui devait rallier dans l'ordre Jradou, Zriba et Takrouna. Une journée consacrée pour visiter ces villages berbères était organisée par le club photo de Tunis (ACPT pour les intimes).

Jasmin lithophyte

Atef Ouni

C'est, une fois n'est pas coutume, assez tôt le matin qu'on est arrivé à Jradou. Il faisait froid. Mes copains sont, illico presto, partis se réfugier au café du coin et serrer entre leurs mains ce breuvage magique qui réchauffe mains et âme.

Les courageux locaux attablés dehors autour de leurs cafés étaient curieux de ces gens qui ne ressemblaient pas à des touristes, qui trimbaient tous des caméras et des sacs à dos. « Des journalistes » spéculaient certains, « des passagers » penseront d'autres. Quelques-uns se retournent et essaient de deviner ce que l'objectif de bon nombre d'entre nous semble pointer. On rigole de l'intérêt qu'ils portent à ce qui semble en être dénué. D'autres, plus sûrs d'eux, prennent la pose quand ils se savent photographiés.

Certains font la moue ; pensant qu'on verra sur les photos l'image qu'ils ont de leur propre personne, ou trouvant impudique ce regard voyeur qui cherche à les immortaliser. Ne voulant simplement pas, pour toute autre raison plausible, se faire tirer le portrait.

Des mains levées devant la caméra viennent parfois réprimer cet acte déplacé qui s'invite sans crier gare dans leur intimité et rompre leur quiétude... C'est un peu plus loin, devant un épicier du coin à Jradou où défilaient les habitués, que cette photo a été cueillie.

Un lieu intemporel qui a fait affluer à la surface des souvenirs enfouis et réconfortants de ma tendre enfance.

Je m'étais installé à l'affût avec en ligne de mire le cadre où quelque chose de voulu mais non escompté se passerait. L'appareil réglé et paré à photographier, il ne restait plus qu'à espérer. Puis le moment venu, intimer à l'index collé au déclencheur de faire une petite pression. S'en suivra alors une belle alchimie mécanique et électronique et une photo finira par reposer dans la carte mémoire. Le viseur était une fenêtre sur une devanture où allaient et venaient moult protagonistes. Les acteurs improvisés du jour arrivaient couffins en main, visages à moitié endormis. Certains étaient trop pressés, d'autres avaient le temps pour une petite boutade. On gesticulait et on profitait de ces rencontres inopinées pour raconter dans l'urgence ces anecdotes d'hier que l'autre ignorait peut-être.

L'épicier, quant à lui, s'affairait derrière le comptoir à satisfaire les uns et les autres, à jongler avec des calculs mentaux, à sauter sur un tabouret pour chercher ces boîtes de conserves alignées en hauteur, à sortir du tiroir un carnet fripé pour y noter les ventes à crédit...

Le lieu prenait vie au gré de la douce lumière matinale. Les rayons de soleil tempéraient l'air frais qui soufflait sur Jradou. La valse des allers-retours continuait mais tarissait par moments. Puis, en un instant, les étoiles semblent s'aligner ; cette dame et ce monsieur tout en couleur se rencontrent, discutent...

C'est quand il pose affectueusement sa main sur elle que je prends la photo. Comblé et satisfait, j'y admirais une surprenante tendresse explicite qui contrastait avec la réserve d'usage et la retenue gravée dans la pierre. Une accolade attentionnée qui, tel un fin jasmin lithophyte, resplendissait là où on ne l'attendait pas.

Texte et photo Atef Ouni
Jradou, 21 janvier 2023



Je suis un adepte de la photographie argentique, que je pratique assez régulièrement en parallèle au numérique.

Développement croisé

Mourad Cheikh Ahmed

Il m'est arrivé une fois de remettre au laboratoire cinq pellicules à développer, quatre noir et blanc et une en couleur, à ma surprise, à la réception des photos développées et scannées, elles étaient toutes en noir et blanc mais certaines avaient une légère teinte de coloration, très dénaturée et avec beaucoup de parasites et d'artefacts.

En en parlant avec la personne chargée du développement, il s'est avéré qu'elle s'est un peu emmêlée les pinceaux et avait traité toutes les pellicules avec la même préparation pour noir et blanc et s'en est excusée. En fait, bien qu'effectuée par inadvertance, ce que l'opérateur vient de faire, est une technique qui existe bel et bien dans le monde de la photo argentique : le « cross-process » ou en français, le « développement croisé » - développer volontairement une pellicule photographique dans une solution chimique inappropriée.

Je dois avouer que, malgré cette erreur accidentelle, le résultat final m'a beaucoup plu, d'autant plus que la quasi-majorité des pellicules disponibles actuellement à Tunis sont périmées et leur rajouter un traitement quelque peu improvisé, certes au résultat aléatoire, est toujours amusant.

Texte et photo Mourad Cheikh Ahmed
Tunis, 25 septembre 2023





L'exil ça sent mauvais

Marianne Catzaras

L'exil ça sent mauvais
Ça se déplace dans les ruelles de la ville le matin
Un gout de poussière chaude dans la bouche
Un gout d'obscurité dans les mots
Regarde les partir marcher rôder autour des arènes
Ils errent sur le trottoir d'en face
Là où le pissenlit grimpe aux arbres

Là où la brume sonne le glas
Encore une fois
L'exil ça a une drôle d'odeur
L'exil ça pue

Regarde les marcher contre le vent
Agrippés à l'abîme
Ils cachent leur visage du nord
Et la maigreur des faubourgs
La faim de ceux qui errent
Dans les périphéries oubliées

Lui avait joué Hamlet
Elle Iphigénie

Dans la maison natale
Il n'y avait plus personne
Sur la table l'eau de pluie
Avait trouvé refuge

Au soir tombant
Ils répétaient leurs textes
Et on ne savait plus où était la vraie vie
Et où se logeait l'histoire
Une robe trainait dans la cour
On refaisait l'histoire

Tourner tourner autour des chevaux
Chanter la ritournelle
Lui des mots plein la bouche
Elle dans sa danse d'été

Regarde les courir
Vers la rive
Monter dans le premier navire

L'exil ça sent mauvais

Texte et photo Marianne Catzaras
Athènes, 24 décembre 2023



Étudiants à l'École Nationale d'Architecture et d'Urbanisme de Tunis, il nous a été demandé de réaliser une analyse urbaine en groupe sur la Marsa Plage. C'est ainsi qu'un samedi, après les cours, je me suis rendu sur place avec quatre de mes amis avec

The decision

Imen Laajili

qui j'avais souvent l'habitude de travailler. Après un court trajet en TGM, nous sommes descendus à la station et commencé notre étude.

Nous arpentions les rues de la ville, observant et analysant les ambiances, écoutant les sons qui nous entouraient, percevant les différentes odeurs, les jeux d'ombres et de lumières, et prenant des photos au fur et à mesure de notre progression vers la plage.

En arrivant à Kobbet El Houa, nous avons pris le temps de nous arrêter pour l'observer. Ce n'était évidemment pas la première fois que nous la voyions, mais, cette fois-ci, notre regard était différent. Chaque détail prenait un sens nouveau, comme si cette analyse nous permettait de redécouvrir le lieu. Comme tout étudiant en architecture, on ressent toujours cette envie de toucher le bâtiment, de sentir ses textures. On veut en savoir plus sur l'édifice, s'en approcher, comprendre sa structure, voir comment il tient.

Cette photo, que j'ai intitulée « The decision », m'est extrêmement précieuse. Bien qu'elle souffre de plusieurs défauts, floue, inesthétique et sans grand intérêt. Cependant, je pense que l'interpréter avec vous nuira à son aspect énigmatique, j'ai quand même envie d'en parler. Dessus figurent les jambes de mon ami, qui était a priori très curieux de découvrir ce qu'il y avait de caché sous l'édifice. Ayant tendance à prendre des photos sur un coup de tête, sans avoir une idée particulière derrière au préalable, cela me permet d'interpréter mes clichés d'une façon plus imaginative et métaphorique. Et souvent, quand je regarde une photo que j'ai prise, une chanson me vient tout de suite en tête.

Dans ce cas, c'est « Broken Are Little Victories by the Ship of Life » de Krobak qui me vient à l'esprit. Je vous invite à l'écouter vous aussi. Imaginons ensemble une scène où on devait impérativement prendre une décision, on ne sait dans quel sens aller, est-ce qu'on avance ? Est-ce qu'on recule ? On a l'impression que, peu importe le choix qu'on fasse, on ne saurait vraiment ce qui nous attendait par la suite. On hésite à faire le pas... On s'agrippe à ce qui est tangible, à ce qui est connu, à ce qui est solide, par peur que l'immensité de la mer agitée, qui représente l'infinité de possibilités qui s'offrent à nous, ne chamboule notre stabilité. Je pense qu'au fond, on a tous peur de ce changement, de cette transition, de l'inconnu. Mais comme mon ami, on est curieux nous aussi de savoir ce qui nous attend. Il y'a ceux qui osent avancer, faire le pas, risquer, et il y a ceux qui passeraient leurs vies à imaginer le « What if ? ».

En écrivant ce texte je décide de faire mon pas, de partager avec vous ma photo, de sortir de l'ombre, de vous raconter l'histoire d'une photo qui m'est très chère bien qu'au premier regard elle semble insignifiante... Mais le cœur à ses raisons que la raison n'a pas.

Texte et photo Imen Laajili
Sidi Bou Saïd, 27 janvier 2024



Ghalia

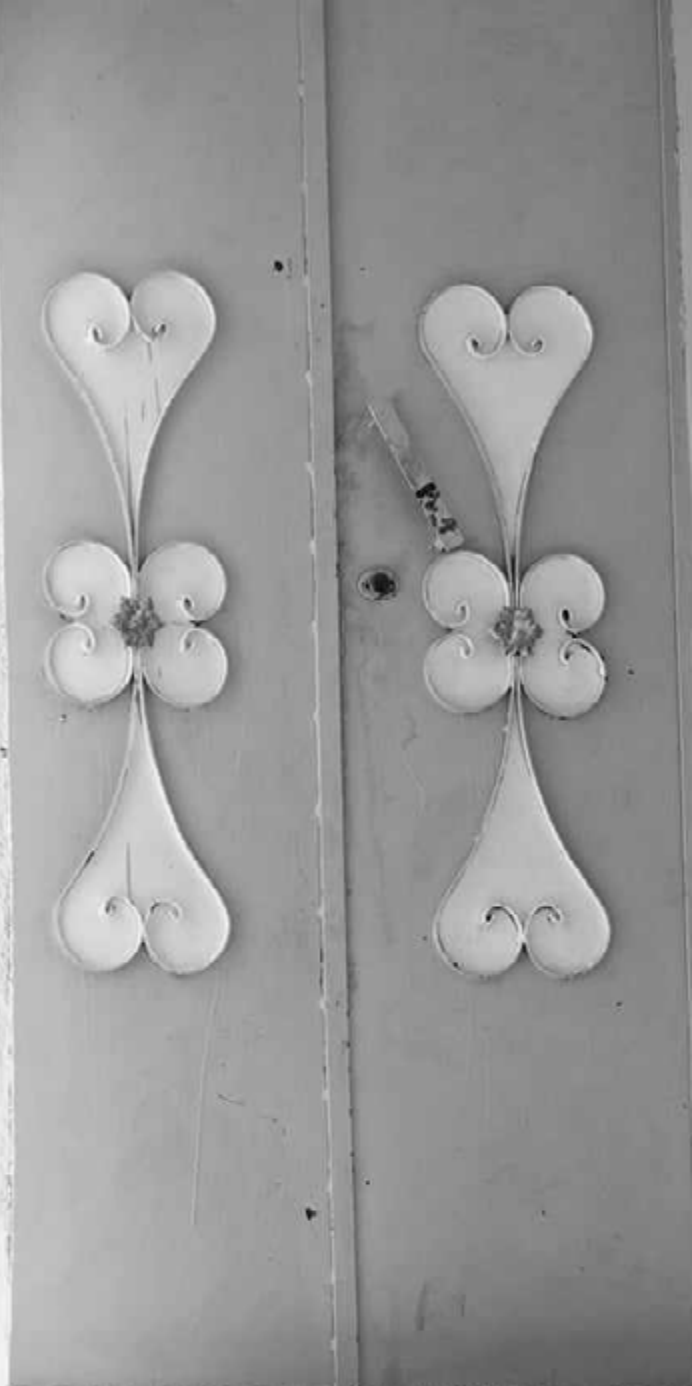
Mona Fkih Khouaja

Lors de mon passage à Zmerten, un petit village berbère du Sud tunisien, j'ai eu l'occasion de vivre une rencontre mémorable avec une vieille femme. Assise paisiblement devant la maison de son fils, elle m'avait accueillie avec un regard empreint de sagesse et de sérénité.

Son nom était Ghalia. Ghalia était vêtue d'un hrem traditionnel, aux couleurs éclatantes et orné de broderies minutieuses, reflet de son héritage culturel. Le soleil déclinant baignait son visage d'une lumière dorée. Son visage et ses bras étaient décorés de tatouages berbères remarquables, des motifs géométriques et symboliques qui racontaient des histoires ancestrales et des légendes du passé. Avec fierté, elle me montra ses tatouages, chacun d'eux portant le poids d'une tradition vivante et d'une identité profondément enracinée. Je lui ai demandé si elle pouvait me parler de la vie dans le village et de ses traditions.

Ghalia m'a souri et a commencé à raconter des histoires empreintes de nostalgie et de fierté. Ses récits parlaient des anciens jours, des fêtes traditionnelles, et des coutumes qui se transmettaient de génération en génération. Elle parlait avec une telle passion que chaque mot semblait être une pièce précieuse d'un héritage vivant.

En écoutant Ghalia, je réalisais combien le temps semblait se dilater dans ce coin du monde.



Sa présence, empreinte de calme et de sagesse, avait quelque chose de profondément apaisant. La vie à Zmerten, à travers ses yeux, apparaissait comme un précieux fil d'or tissé avec des moments de simplicité et de beauté. Avant de partir, Ghalia m'a offert des œufs frais du jour. Un geste symbolique, plein de générosité, qui marquait notre rencontre et le souvenir de ce moment partagé.

Alors que je quittais le village, je savais que l'image de Ghalia resterait gravée dans ma mémoire comme un symbole de la richesse et de la profondeur de la culture berbère.

Texte et photo Mona Fkih Khouaja
Zmerten, 7 février 2024



Passionnée de déserts, je suis toujours à la recherche de découvertes et d'émerveillement. Mes destinations ont majoritairement un autre point commun : la photo ! Le projet d'un voyage en Namibie a pris le temps de mûrir avant de se réaliser. C'est grâce à un ami, grand voyageur et fin connaisseur des déserts, que j'ai pu me joindre à un groupe d'Italiens. J'avais déjà découvert la Mauritanie grâce à lui. Nous étions cette fois cinq en tout. Et ainsi s'est construit 'il sognio Namibia' (le rêve de la Namibie).

Sognio Namibia

Amel Belkhodja

Cette destination me tenait à cœur pour deux raisons. La première est la découverte du désert du Namib, terme qui veut dire « vaste plaine sèche » en langage Nama. Il s'agit d'un désert humide, sur le bord ouest de l'Afrique, considéré comme le désert le plus ancien et le plus aride de la planète. Cette spécificité est reconnue grâce à la couleur rougeâtre de son sable. La deuxième raison est sa rencontre avec un puissant élément : l'Océan atlantique. Un massif de dunes parfois hautes de 300 m plonge dans l'atlantique. D'ailleurs, ce site est classé Patrimoine Mondial de l'UNESCO depuis 1995.

Le périple en Namibie avait commencé le 9 août 2024. Nous avons traversé le pays durant tout le séjour à bord de deux voitures 4X4 équipées en tentes de toit et de sol. Nous étions en totale autonomie pour les bivouacs. L'agence nous avait recommandé un itinéraire avec des étapes à suivre au quotidien. Ce n'est que le 12 du mois que nous avons atteint Swakopmund, une grande ville d'une propreté immaculée, ornée de bâtiments colorés, vestige colonial évident. Dès notre arrivée, on sentait le changement : L'atmosphère différente de l'intérieur du pays et l'odeur chargée de l'élément marin. Il faisait froid d'ailleurs, et heureusement que pour cette nuit-là nous avions prévu de loger dans une auberge, pas de bivouac comme à l'accoutumée.

Depuis la route, j'étais frappée par le brouillard opaque qui enveloppait la ville. Je voyais au loin un vaste littoral sablonneux sous les brumes. Je sentais le moment fatidique s'approcher ! L'excitation était à son comble ! Ce brouillard attendu, serait dû à un anticyclone, un choc entre le courant froid marin de Benguela venant de l'antarctique et la chaleur des terres du Namib. Dans cette ville, pas de lever ni de coucher du soleil. En début de matinée le brouillard se dissipe pour plus de clarté et en fin de journée on se retrouve dans un univers feutré donnant un sentiment étrange de mystère flottant.

Ce soir-là, excitée comme une puce, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit ! Quel objectif monter sur le boîtier ? Est-ce que les batteries sont chargées ? Y a-t-il assez d'espace sur les cartes mémoires ? Je prends le trépied ou pas ? Et s'il y a beaucoup de vent ? Je prends le grand-angle qu'un ami m'a très gentiment passé ? Certainement, vu l'immensité et la grandeur du lieu... Mais je ne sais très bien l'utiliser... Et la poussière ?

Le jour J, un guide, Denis, est passé nous chercher. Pour s'y rendre, nous sommes passés par Walvis Bay. Un village englobant des bassins remplis de flamants nains et de flamants roses. Ce lieu abrite la zone humide la plus vaste de l'Afrique Australe avec ses marais salants rosés peuplés d'une multitude d'oiseaux marins. Il y en avait partout. Certains insoucients n'ont même pas remarqué notre présence. D'autres, curieux, nous offraient un spectacle pour le moins surprenant !

Une cinquantaine de kilomètres plus tard, nous sommes à Sandwich Harbour ! On y est ! Émue aux larmes face à un spectacle à couper le souffle. J'étais émerveillée ! Un cordon de dunes gigantesques, linéaires et massives de sable, qui s'étendent à perte de vue et qui plongent dans l'océan d'un bleu profond. Cette union, enveloppée dans un écrin céleste, est accompagnée d'un vent mouvementé. Mon appareil photo pendant à mon cou, appendice constant durant tout le voyage, bouche bée, mains tremblantes, joues mouillées...

J'étais prise par une émotion forte qui me faisait vaciller. Je pleurais de joie face à ce spectacle féérique et face aux vibrations puissantes que tout mon être ressentait. Il m'a fallu un long moment pour reprendre mes esprits et dégainer mon appareil photo. L'œil encore bien humide sur le viseur, j'étais affolée. Bien évidemment, toutes les précautions prévues n'étaient plus d'actualité. Le vent pouvait souffler autant qu'il voulait emportant avec lui les grains de sable éparpillés. La lumière de 14 heures, encore forte et pesante, ne m'a pas empêchée d'être déterminée à immortaliser ce moment magique, celui d'un rêve réalisé.



J'étais happée par cette immensité et par tant de beauté. L'être humain est si petit face à cette force de la nature. Lui, qui se croit si puissant par ses inventions, paroles et postures qui le distinguent des autres espèces. Il a beau marcher, grandir, comprendre, avancer, créer...

Avec ce paysage, il est remis à sa juste place. Un grain de sable dans un désert magique. De quoi être humble. C'est ainsi que j'ai opté pour la présence de figures humaines dans cette prise qui se voulait englober les différents éléments naturels, puissants et authentiques.

Je voulais que la force du vent soit perceptible à travers le déplacement du sable fin au sommet de la dune, que le bleu de l'océan bordé du blanc de la houle s'accorde à la lumière forte prise de face pour dessiner les silhouettes anonymes. Sans oublier l'élément principal, ces dunes géantes aux courbes généreuses qui marquent le panorama. J'avais aussi l'intention de souligner le contraste entre l'océan ouvert sur le vaste ciel et la dune immense qui remplit tout l'espace surmontée de quelques humains.

Des questions m'animaient à cet instant-là : Faut pas que je tremble, Faut pas que je tremble ! Est-ce que ces photos allaient pouvoir partager une telle beauté ? Une telle force ? Une énergie aussi puissante allait-elle être perçue à travers un cliché ? Est-ce que mon vécu allait également être transmis et immortalisé à travers cette prise ? Malheureusement, je ne pouvais pas voir les clichés sur le moment vu l'intensité de la lumière. Peu importe au final, ce moment magique et intense, chargé en émotions et en vibrations d'un registre puissant, est à vivre au moins une fois dans une vie. Une vie humaine si dérisoire face à l'âge de ces dunes et de cet océan. Une fois quelques clichés pris, en apnée bien évidemment pour éviter le flou de bougé, j'ai pris le temps de contempler toute cette beauté avec sérénité.

Quelques instants plus tard, nous dûmes nous déplacer, contraints de nous abriter face à la force du vent. En plus, c'était le temps de la collation ! Le groupe s'est attroupé autour de la table chargée de mets divers. Je me suis isolée et j'ai marché un moment me remplissant de cette immensité, de ce calme et de cette beauté.



Je me sentais vidée, nettoyée, peut-être même purifiée. Une sorte de sérénité que le désert procure et une joie que l'océan livre.

Sur le chemin du retour, nous avons croisé des Oryx et des gazelles qui gambadaient tranquillement. Chose qui devient habituelle après quelques jours en Namibie. Un silence religieux régnait dans l'habitacle de la voiture. Probablement tous subjugués par cette journée inoubliable. Le retour à la ville était laborieux, toujours un sentiment violent voire même choquant, heureusement que le brouillard était de retour pour mettre de la volupté et de la douceur dans cette transition. En rentrant, j'ai couché des mots, pleins de mots sur mon carnet de voyage pour retenir un peu de cette magie. Ce carnet que j'ai rouvert aujourd'hui pour partager avec vous ce moment intense.

Texte et photo Amel Belkhodja
Namibie, 13 août 2024



J'ai la chance d'avoir cinq patries. L'Italie et la Suisse, celles de mes parents, la France, celle de mon mari. La Grèce, de laquelle j'ai appris la langue avec un enchantement continu. Mais une place spéciale est tenue par la Tunisie. On s'y sent chez soi et, en même temps, en voyage permanent.

Le macaron de Monica

Monica Profumo

Dès que je quitte l'aéroport, je suis à l'aise. Le bus pour Bizerte sera-t-il à l'heure ? Ou serait-il parti en avance, car plein ? Commence le papotage entre passagers, bientôt une dame me posera les questions rituelles, d'où je suis, si j'ai un mari, des enfants. Oui ? Combien ? Non ? Dommage. En Tunisie le sentiment de solitude disparaît. Il y a une façon de vivre, les interactions entre personnes qui pourrait paraître à quelqu'un d'autre d'envahissantes ; moi je l'adore.

Impossible d'oublier ce jour où j'accompagnais mon amie qui avait un rendez-vous de travail à Ouardanine. Pendant qu'elle était occupée, moi j'explorais ce petit bourg et, comme d'habitude, j'avais faim. Eh bien, il n'était pas passé un quart d'heure que j'avais été invitée à déjeuner chez une famille par deux lycéennes qui avaient remarqué cette étrangère se promenant dans un lieu peu touristique. Le couscous dont je rêvais depuis presque deux heures se trouvait donc devant moi, assise à la table avec les parents et les enfants disposés en ordre décroissant. J'ai trouvé ça beau, tout en n'étant pas étonnée par cette gentillesse.

Car on peut certes apprécier un pays pour la couleur de son ciel et de ses murs, comme Paul Klee, mais ce n'est pas vraiment cela, même si j'aime son côté un peu rongé, où la dureté moderne des gros bâtiments, des périphéries sans âme n'a pas pris de place. Pour son climat, et à ce sujet j'ai des doutes, trop de vent, trop de pluie en hiver. Non, ce n'est pas cela. Ce qui rend ce pays si agréable à vivre ce sont ses habitants. Et la pâtisserie !

J'ai habité Bizerte pendant quelques années. Ensuite, des nécessités familiales m'ont poussé à partir, ce que je n'avais pas souhaité. Je reviens en visite le plus souvent possible, et la première chose que je fais est de foncer chez Mme Mas-moudi, une enseignante spécialisée dans la préparation des gâteaux sucrés et salés. Si je loge à Tunis, je vais chercher à la Médina, le marchand de loukoums à la coupe. Je prends des makrouds. Une ftira. Je vais dans une salle de thé chercher une assida zgougou, une crème à la fleur d'oranger ou au pistache. La Tunisie est un pays de gourmands, à commencer par un thé à la menthe et aux pins pignons assis sur les marches du célèbre Café des Nattes à Sidi Bou Saïd. Ce goût est connu partout dans le monde, je n'ai rien à vous apprendre.





Je suis ici pour vous dire l'effet qu'a, sur une petite voyageuse italienne, cette stimulation sensorielle continue, faite de sucre, de citronnade d'alabastre, des trames hypnotiques du carrelage des maisons, des appels des vendeurs de géranium au marché, du parfum enivrant de la petite dame en sefseri... La magie de la culture tunisienne.

Puisque je n'ai pas pu récemment me rendre en Tunisie, une amie est venue à mon secours et m'a ramené une précieuse boîte de macarons de Mme Masmoudi, ils sont meilleurs que ceux de Paris. À chaque bouchée, un flot de souvenirs de Tunisie me revient... Le port de pêche de Bizerte, le trajet en TGM de Tunis à la Marsa, les vendeurs des souks, la musique des autoradios des taxis, les étalages du marché central de Tunis, la promenade sur la corniche de Sousse... La boîte a été hâtivement vidée, de nouveau ma Tunisie me manque.

Texte et photo Monica Profumo
Roma, 6 octobre 2024

À travers l'objectif de mon appareil, je m'attache à révéler l'histoire silencieuse des espaces et des gens qui les habitent.

Dans le cadre de mon cursus universitaire en architecture, j'ai été invité, avec mes amis étudiants comme moi, chez une femme formidable, qui nous a accueillis dans son petit appartement situé dans un ancien immeuble à Montfleury, à Tunis.

Les marches du temps : fragments de vies

Nour Elhouda Jallouli

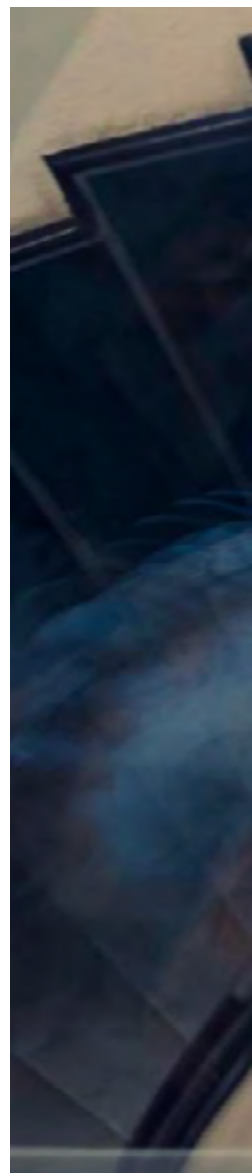
Elle nous a parlé avec passion de ce bâtiment datant de 1930, décrivant chaque recoin de son logement : les portes en bois, les escaliers en spirale, le verre vert et même le carrelage coloré, qu'elle n'apprécie plus autant.

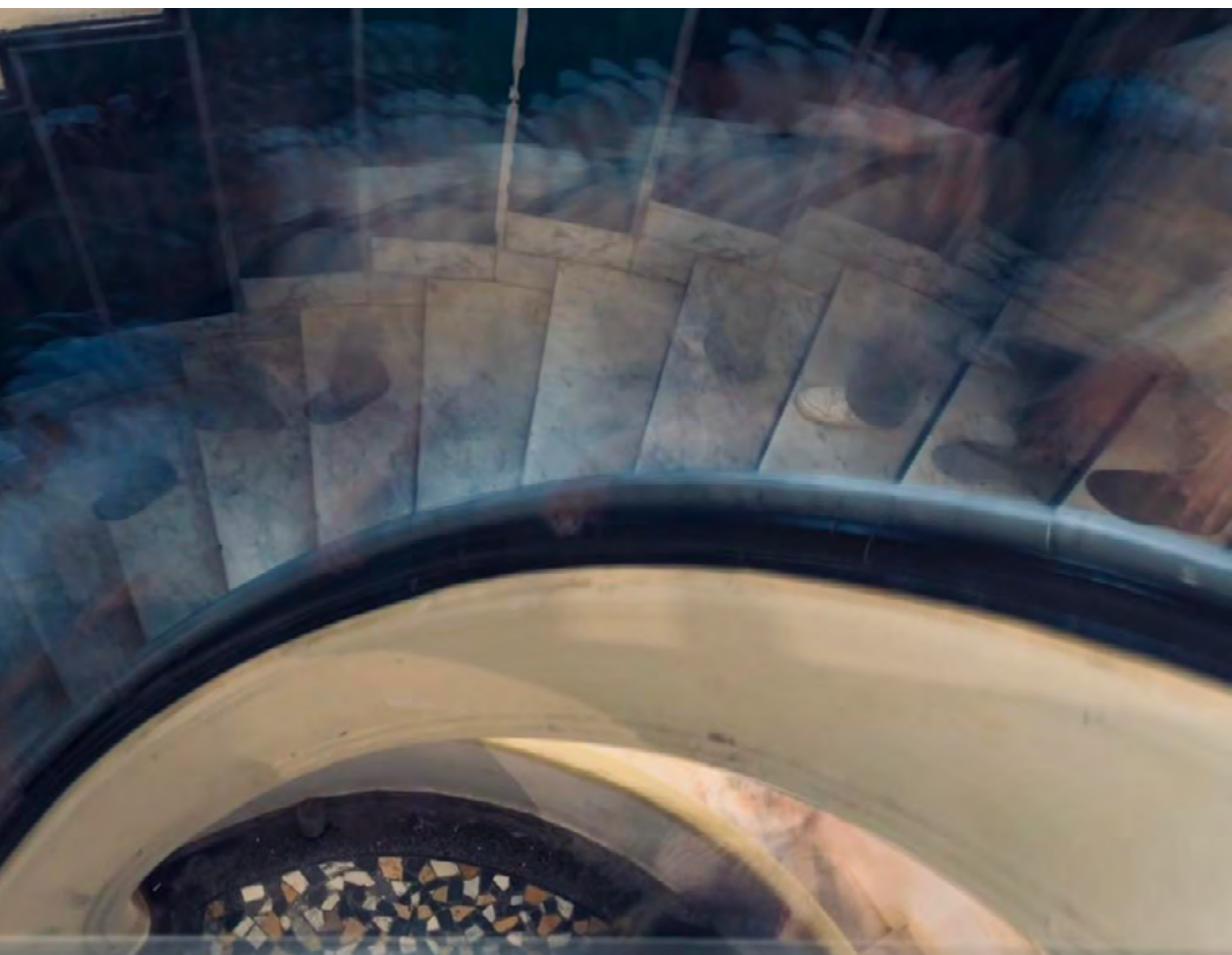
En sortant, j'ai capté cette scène sur les escaliers, devenus le théâtre d'un mouvement vibrant. J'ai sorti mon iPhone et pris une « Live Photo », qui permet de capturer non seulement une image fixe, mais aussi quelques secondes de vidéo avant et après la prise de vue. Cela signifie qu'elle enregistre 1,5 seconde avant et 1,5 seconde après le moment où on a appuyé sur le bouton de l'obturateur. Cette fonction n'empêche pas le fait que la photo soit sauvegardée en tant qu'image fixe ; après la prise, on peut également choisir le moment clé à afficher comme photo principale. De plus, on a la possibilité de modifier l'image en la recadrant, en ajoutant des filtres ou des effets.

J'ai capturé ces silhouettes qui descendaient avec une certaine urgence les marches usées. Pour illustrer la rapidité de leur mouvement, j'ai utilisé la « Pose longue », un effet photographique qui permet d'obtenir une image sur une période prolongée depuis la vidéo prise. En utilisant un temps d'exposition plus long, cette méthode saisit le mouvement et crée des effets visuels uniques. Ainsi, pendant la prise de vue, les éléments en mouvement, comme des nuages, des vagues ou des passants, apparaissent flous, tandis que les objets fixes, comme des bâtiments ou des arbres, restent nets.

Chaque figure semblait porter avec elle un récit, un lien avec le passé de ce lieu chargé d'histoire. L'angle choisi accentue la perspective, et l'effet « Spectaculaire et Froid » appliqué à cette photo plonge le spectateur dans une atmosphère à la fois vivante et nostalgique. On entend presque un écho des conversations passées, peut-être des rires d'enfants ou la voix d'un ancien voisin racontant des histoires. Cet espace devient ainsi une métaphore du temps. En descendant, nos pas étaient rapides mais discrets, préservant l'intimité du lieu, sans pour autant nous empêcher d'admirer et de capturer ces instants en photos.

Texte et photo Nour Elhouda Jallouli
Tunis, 20 octobre 2024







Les cartes puzzle

Il semble que c'est l'unique spécimen tunisien de cette variante de cartes postales qui consiste en un puzzle ou une mosaïque. À l'échelle mondiale, on n'en connaît qu'une dizaine en France et en Allemagne. C'est l'ancêtre des albums de vignettes ou d'imagettes à collectionner puis à disposer dans un album.

Ces cartes puzzle sont toutes conçues selon la même logique, une figure centrale - sur le Net on trouve le visage du Kaiser ou le portrait sur pied de Napoléon Bonaparte - constituée par des photographies comportant des paysages ou des vues des villes. On achète ces cartes par lot et en toute logique, soit on se les envoie à soi-même afin de bénéficier du tampon de la poste qui fait foi à propos de la date, soit à un seul correspondant qui aura ainsi l'ensemble du tableau. Dans les deux cas, un malicieux coup de marketing obligeant le client à acquérir plusieurs cartes à la fois... Mais on le sait : celui qui aime ne compte pas, et les collectionneurs sont des fous amoureux de leurs objets de collection !

Dachraoui & Bouali